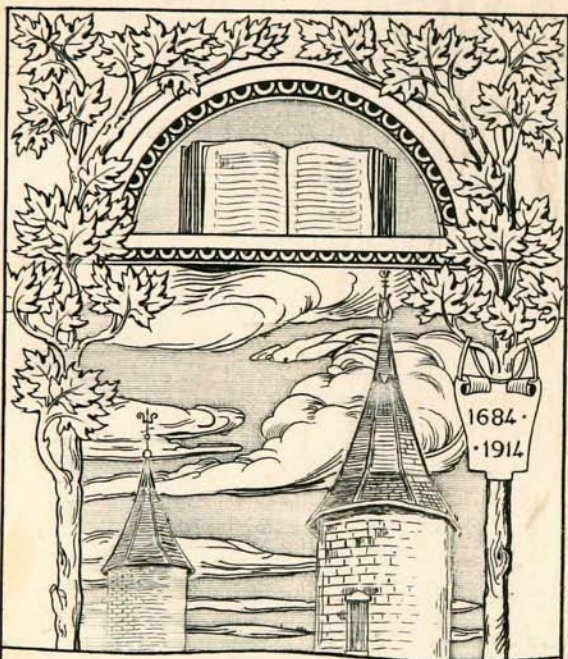
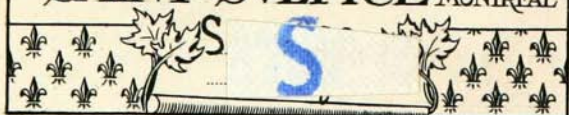




BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTREAL



5-

433360

BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE



COLLECTION MONTCALM

Droits réservés. Canada 1927, Copyright U. S. A. 1927

par LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, Limitée, Montréal

Nº 432

GERBES CANADIENNES

FRANCE - AMÉRIQUE

SUIVI DE

LE VRAI MÉRITE — NOS QUALITÉS ET NOS DÉFAUTS

EXAMEN DE CONSCIENCE

QUELQUES CONSEILS SUR LA BONNE ÉDUCATION

LA CRISE UNIVERSELLE ET LA PROVINCE DE QUÉBEC

LA GRANDE ŒUVRE NATIONALE

LA SITUATION POLITIQUE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

LE RÉSULTAT DE LA GUERRE AU POINT DE VUE NATIONAL

LES VOYAGEURS DE COMMERCE — LA QUESTION OUVRIÈRE

LES DERNIERS TEMPS — S. G. MGR PAUL BRUCHÉSI

PAR

L.-O. DAVID, Sénateur



MONTREAL

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE

30, Rue St Gabriel

1927

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

FC
29/1.7
D39
.F₅

1109101.1989
109.112-111A2

B. Q. R.
NO. _____



DISCOURS A LA DÉLÉGATION FRANCE-AMÉRIQUE

Mai 1912

IL nous a été donné plus d'une fois de saluer des personnages éminents, des députations brillantes de notre ancienne et bien-aimée mère-patrie la France, et chaque fois nous nous sommes efforcés de leur faire l'accueil le plus cordial.

En 1855, le capitaine de Belvêze, commandant de la *Capricieuse*, abordait sur nos rives. C'était la première fois, depuis la conquête, qu'un vaisseau de guerre français remontait le cours de notre grand fleuve. Ce fut un événement national ; il réveilla les vieux souvenirs endormis et provoqua, d'un bout à l'autre du pays, des manifestations émouvantes. Nos poètes et nos écrivains célébrèrent à l'envi ce joyeux événement et firent entendre des accents qui remuèrent profondément l'âme populaire. Une voix surtout se fit entendre sur

les rives du Saint-Laurent, la voix de notre grand et infortuné poète, Octave Crémazie, célébrant les gloires de notre passé dans des strophes immortelles.

La France avait reconquis l'âme de notre population.

Puis, vint Rameau de Saint-Père qui consacra une partie de sa vie à faire connaître les faits glorieux de notre origine, de notre histoire, à méditer sur nos destinées. La porte était rouverte, l'élan donné; de grands personnages, des amiraux, des princes même vinrent nous visiter, et sans nous soucier de leurs opinions personnelles ou politiques, nous les reçûmes avec enthousiasme, ne voyant en eux que des représentants distingués de la France.

Mais je puis dire, sans crainte d'être contredit, que jamais nous n'avons eu l'honneur d'être visités par un groupe de Français plus remarquable que celui dont nous célébrons la présence, car il représente la France savante et littéraire, celle qui excite, dans le monde entier, le plus d'admiration cordiale, le moins de jalousie, celle dont la gloire ne pâlit jamais.

Illustres messagers de la France, nous sommes heureux de vous offrir nos hommages les plus sincères, les plus chaleureux ;

nous vous connaissons par vos discours, par vos livres, par votre œuvre, et nous vous disons du fond du cœur : « Soyez les bienvenus. »

Vous venez en Amérique pour rendre hommage à la mémoire de Champlain, au fondateur de notre glorieux Québec, au père de la Nouvelle-France. Vous avez bien voulu nous faire visite en passant ; nous vous en remercions et nous espérons que vous ne regretterez pas cet acte de bienveillance qui vous permettra de constater avec bonheur, j'en suis sûr, qu'ici comme ailleurs, la France n'a pas jeté en vain sa « semence féconde. »

Dans son charmant livre « La fleur des histoires françaises », M. Hanotaux a donné la raison de l'action extérieure de la France, de la création de ses colonies. Il dit que de tout temps l'esprit d'aventure et de dévouement, le besoin d'expansion et l'amour de la gloire ont poussé la France hors de ses frontières. Après avoir fait l'éloge de Duplex, de la Bourdonnais, de Cartier, de Champlain, de tous ceux qui ont tant fait pour étendre dans le monde entier l'influence française, il se demande quel est le but de ces efforts et il dit : « Et si l'on se demande quel est le but de ces efforts, quel sera enfin

le résultat de ces entreprises, il suffit d'un seul mot pour répondre : créer sur ces terres éloignées de la France autant de *Frances nouvelles*, c'est-à-dire des pays où des Français prospéreront, où la race se développera où se conserveront sa langue, ses mœurs, son génie, où sa richesse fructifiera, où son renom et sa gloire se perpétueront. »

Et il termine par ces belles paroles : « Les individus sont morts, leur œuvre subsiste. »

Oui, c'est vrai, ils sont morts les Cartier, les Champlain, les Maisonneuve, les Frontenac, les Joliette, les d'Iberville, les de la Verandrye ; ils sont morts, tous ces héros, ces martyrs qui ont fondé et immortalisé la Nouvelle-France. Mais leur œuvre subsiste, et nos pères, marchant sur leurs traces, ont créé partout sur le continent américain des Nouvelles-Frances, fières de leur origine, fidèles à leurs traditions, désireuses de faire honneur à leur vieille et toujours glorieuse mère-patrie. Ah! sans doute, elles n'ont pas acquis encore le raffinement intellectuel de la Vieille-France, car il ne faut pas oublier que leur lutte pour la vie a été longue, dure et pénible parfois, que pendant longtemps elle a absorbé toute leur force, leur énergie.

Tous ces rameaux détachés du vieil ar-

bre de la France sont jeunes, ils sont faibles encore, mais les racines en sont fortes, la sève féconde, et ils ne peuvent manquer de produire tôt ou tard des fleurs et des fruits abondants.

Vous n'aurez pas manqué, sans doute, messieurs, de remarquer que si le Canada offre un exemple si frappant de prospérité, cet heureux résultat est dû, en grande partie, à l'entente cordiale qui règne entre les peuples divers qui l'habitent. Cette entente cordiale démontre que la diversité de races et de nationalités, loin d'être un élément de faiblesse, est une source de progrès et de prospérité lorsqu'elle unit pour le bien commun des qualités et des forces nationales si diverses, mais si puissantes.

C'est l'impression que vous rapporterez, nous l'espérons, de votre visite au Canada, de votre voyage en Amérique !



LE VRAI MÉRITE

On dit souvent en parlant de quelqu'un : « Il a bien du mérite ». C'est vrai souvent, mais pas toujours.

L'homme qui fait le bien, pratique la vertu, la charité, la religion et le patriotisme avec ostentation et l'intention de servir ses intérêts personnels, de se faire admirer, de se rendre populaire, n'a pas un grand mérite. Et puis, il faut faire une distinction entre celui qui fait le bien naturellement, sans effort, et l'homme ardent dont la vie est un combat constant contre sa nature passionnée.

Le mérite d'un acte dépend de l'effort, du courage et du dévouement qu'il a fallu pour l'accomplir, de la noblesse du motif et de la grandeur du but qui l'ont inspiré.

Aussi, l'acte le plus sublime dont la terre a été le théâtre est celui d'un Dieu se faisant homme afin de racheter et de régénérer l'humanité et mourant crucifié par ceux qu'il venait sauver. Voilà l'exemple, le type le plus complet, le plus parfait

de la charité, du dévouement, de l'héroïsme. Les hommes ne pourront jamais assez apprécier ce que le Christ a fait pour eux, ils ne pourront jamais assez lui témoigner leur reconnaissance.

Puis viennent les apôtres, les martyrs, les saints, tous ceux qui ont souffert et sont morts, souvent dans les tortures les plus cruelles, afin d'attester leur croyance au Christ et de procurer au monde les bienfaits de ses enseignements et le fruits de son dévouement.

Il est incontestable que l'histoire de l'Eglise nous offre les exemples les plus remarquables de vertu et de dévouement, en proposant à notre admiration des hommes dont le seul mobile était d'assurer le bonheur de leurs semblables en ce monde et dans l'autre. Aux yeux des croyants, la poursuite de ce double but les place naturellement au-dessus de ceux qui ne songent qu'à procurer aux hommes le bonheur terrestre.

Depuis l'établissement du christianisme, on trouve spécialement ces bienfaiteurs de l'humanité dans le monde religieux, dans les rangs du clergé, dans les monastères, les couvents, les maisons d'éducation et les hôpitaux, dans le bataillon sacré des mis-

sionnaires qui se condamnent à une vie misérable, douloureuse, pour aller au milieu des nations les plus sauvages, les plus barbares, porter la connaissance du vrai Dieu.

Que dire, par exemple, du dévouement des religieuses qui, il n'y a pas longtemps, quittaient Montréal pour aller soigner des lépreux dans une maison dont elles ne pourront jamais sortir ?

Depuis vingt siècles, le christianisme ne cesse de produire des légions d'hommes et de femmes qui se sacrifient au bonheur de leurs semblables. Aussi, ils ont bien tort, ceux qui s'intéressent au bonheur de l'humanité, de chercher à détruire les croyances religieuses dans le cœur des peuples, de vouloir les remplacer par les dictées de la froide raison. Malheureux seront ceux qui vivront à une époque où les masses populaires ne seront plus contrôlées par la religion. Ce qui se passe maintenant dans le monde donne une idée de ce qui arrivera alors.

On trouve aussi le mérite dans le monde politique et social, chez les hommes d'État qui consacrent leur vie au bien de leur pays, chez les militaires qui versent leur sang pour le salut de la patrie, chez les savants, comme Pasteur, et tous ceux qui mettent leur génie au service de l'humanité

souffrante. On le trouve dans toutes les classes de la société, dans toutes les situations, dans les professions libérales, chez les serviteurs et les servantes.

Et que dire du père et de la mère de famille, dont la vie est si souvent une vie de travail ardu, pénible, de privations et de sacrifices !

Nous devons être heureux de constater que, dans aucun pays, on ne trouve plus de vrai mérite que chez nous. Notre histoire en fournit des preuves éclatantes. Où trouver des hommes plus héroïques, mus par des motifs plus nobles que les Champlain, les Maisonneuve, les LeMoyne, les Leber, les Dollard, et tous ces héros qui, pendant cent ans, ont versé leur sang pour implanter sur ce sol et conserver une nationalité canadienne-française et catholique ?

Il serait trop long de signaler toutes les vertus, tous les dévouements, tous les mérites dont les pages de notre histoire sont remplies. Mais je ne voudrais pas oublier les grands citoyens qui, après la conquête, prirent la défense de nos droits religieux, politiques et nationaux ; les patriotes qui moururent sur les champs de bataille ou sur les échafauds pour la cause de la liberté ; les grands évêques, les prêtres, zélés fon-

dateurs de nos collèges, de nos couvents, de nos maisons d'éducation et de charité ; les bonnes religieuses qui ont formé le cœur et l'esprit de nos mères, et ces mères elles-mêmes, créatrices de ces vaillantes et nombreuses générations qui font notre bonheur et notre force.

Mentionnons les riches et les puissants qui se servent de leur fortune et de leur pouvoir pour améliorer le sort des classes pauvres par toutes sortes de bonnes œuvres ; les jeunes gens qui, sans talents transcendants, à force de travail et de persévérance, deviennent des citoyens utiles ; les ouvriers qui, tout en cherchant à améliorer leur sort, résistent aux influences funestes des démagogues, repoussent leurs doctrines pernicieuses et ferment leurs âmes à l'envie, à la jalousie, à la haine.

Les vies les plus méritoires ne sont pas les plus bruyantes, les plus acclamées, ce sont les plus humbles, les plus modestes, qui passent sur la terre en faisant le bien discrètement, en remplissant leurs devoirs envers Dieu et les hommes, envers la société et la famille. Il y aura bien des surprises, dans l'autre monde, quand on verra honorés et glorifiés des hommes qui auront vécu ignorés, dédaignés même, et

qu'on verra humiliés des riches et des puissants qui portaient haut la tête.

Nous devons être heureux de constater que, dans la grande armée des gens de mérite, les Canadiens-Français occupent une place enviable et que ce n'est pas sans raison qu'ils reçoivent tant d'éloges et d'hommages.

Les têtes dirigeantes de l'Église et de l'État doivent se faire un devoir de les induire à conserver leur bonne réputation, à corriger leurs défauts et à éviter tout ce qui peut les amoindrir et les empêcher d'atteindre leurs hautes destinées. Ils sont assez sages pour écouter la voix et suivre les conseils de ceux qui les aiment et veulent leur bien, dans leur intérêt et celui de la patrie. Ils n'ignorent pas que le grand mérite d'un peuple comme d'un individu est de travailler sans cesse à se corriger, à se perfectionner. Ils ont raison de se glorifier de leurs ancêtres, mais à la condition qu'ils marchent sur leurs traces, qu'ils imitent leurs vertus, leur probité, leur zèle religieux et national, leur attachement au sol, à cette terre féconde dont la culture en fera un peuple grand et heureux.



NOS QUALITÉS ET NOS DÉFAUTS

Tout peuple, toute famille, tout individu ont des qualités et des défauts qui les caractérisent, les différencient. On dit tous les jours en parlant de certains hommes qu'ils ont les qualités, les talents ou les défauts de leur race, de leur famille. C'est un sujet intéressant d'étude et d'observation qui alimente l'histoire, le drame, le roman, la causerie des salons, la conversation en général et offre à la médisance, à la malice, un vaste champ.

Comme peuple et comme individus, les Canadiens-Français ont les qualités et les défauts de leur origine, mais modifiés considérablement par les circonstances de temps de lieu, de climat, par leur contact avec la race anglo-saxonne. Ainsi, quoique l'esprit et le caractère français se manifestent clairement chez nos compatriotes, il est incontestable que nous sommes moins ardents, moins chauds, moins enthousiastes que nos cousins de France. D'un autre côté, nous ne sommes pas aussi

froids, graves, solennels et pratiques que nos concitoyens d'origine anglo-saxonne. Nos qualités sont nombreuses. Notre population, celle de la campagne spécialement, a conservé tous les traits caractéristiques de ses ancêtres, des Français de cette époque. Elle est croyante, patriotique, morale, laborieuse et bienveillante.

Sa moralité ne peut être contestée, les statistiques criminelles l'établissent clairement. La proportion des crimes et des délits, dans la province de Québec, en dehors des villes spécialement, est inférieure à celle de toutes les autres provinces. Elle aime l'ordre, la paix, elle respecte les lois et les chefs de l'Église et de l'État, elle fait la sourde oreille aux théories funestes du socialisme et de la libre pensée. Elle a un gros bon sens qui la protège contre les exagérations dangereuses, les extravagances ridicules. Depuis quelque temps, les journaux anglais se plaisent à lui reconnaître ces qualités et à proclamer qu'elle est pour le Canada un élément de force morale, une source d'idées saines et de bons sentiments.

Nous pouvons affirmer sans hésitation que les Canadiens-Français sont doués d'un bon caractère, d'une nature douce, paisible,

bienveillante, que leur jugement est sain, leur esprit droit, leur imagination vive et fertile. Ils ont un talent inné pour les beaux-arts, l'éloquence, la littérature, la poésie, la musique et la fine industrie — un talent bien français.

Malheureusement, rien, personne n'est parfait dans le monde et même on dirait que plus les qualités d'une nation ou d'un individu sont grandes, plus grands aussi sont ses défauts. On dit souvent d'un homme : il a les défauts de ses qualités ; on pourrait en dire autant d'un peuple.

Mais vraiment avons-nous des défauts ?

Hélas ! Oui, faisons-en l'aveu, quoiqu'il en coûte à notre amour-propre ; nous en avons des gros et des petits, des petits surtout, des défauts véniels : nommons-en quelques-uns.

Nous manquons d'esprit public, d'esprit d'initiative, de persévérance, de patience ; nous passons facilement de l'effort, de l'activité d'un moment à l'indolence, à l'indifférence. Le travail ardu, difficile et constant nous ennuie ; la vivacité de notre esprit nous permettant de comprendre et de saisir promptement les points saillants d'une question, nous nous contentons trop souvent d'un travail de surface. Nous fuyons

tout ce qui nous ennuie, nous empêche de nous amuser, de jouir de la vie, de badiner, rire et potiner.

Enclins à la critique, nous parlons un peu à tort et à travers du prochain, sans malice souvent, pour le plaisir de parler et d'amuser les autres, sans prendre la peine de nous renseigner suffisamment. Nous aimons assez voir quelqu'un réussir, le voir arriver à la fortune, aux honneurs, mais lorsqu'il est arrivé, lorsqu'il est en haut, il nous plaît trop de l'aider à descendre. Calomnier quelqu'un nous répugne, mais l'entendre ridiculiser d'une façon spirituelle nous amuse beaucoup. Voilà un défaut bien français. Une dame parlant d'un certain journal, disait : « Il est malin, méchant même. »

— Vous ne le recevez pas, sans doute, lui dis-je.

— Au contraire, répondit-elle, il est si amusant !

C'est bien cela : le besoin de rire, de s'amuser avant tout.

Le besoin de parler et d'entendre parler, la curiosité, le désir de connaître ce qui se passe chez le voisin, alimentent notre penchant à la critique. C'est un défaut qui date de loin, car César, dans son histoire

des Gaules, dit : « Les Gaulois sont très curieux; lorsqu'un étranger arrive dans l'une de leurs villes, ils l'entourent, l'interrogent, lui font mille questions sur le pays d'où il vient, sur ce qu'il a vu ». César ajoutait que les Gaulois aiment à parler. Personne ne niera que nous sommes restés bien Gaulois sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres.

On dit souvent : « Curieux comme une femme ».

Je ne voudrais pas dire que les femmes d'aujourd'hui sont curieuses, mais c'était vrai autrefois, si l'on en croit le botaniste Kalm qui visita le Canada vers l'an 1740. Voici ce qu'il dit : « La première question qu'elles posent à un étranger est s'il est marié ; la deuxième, quelle impression lui ont faite les dames du pays, s'il les trouve plus jolies que les femmes de son pays, et la troisième, s'il en prendra une avec lui lorsqu'il retournera dans son pays. Les jeunes filles de Québec se lèvent à 7 heures et passent leur temps jusqu'à 9 heures à se toiletter et vont alors se placer dans une fenêtre qui donne sur la rue afin de voir tous ceux qui passent. »

Après avoir parlé de la curiosité des Canadiennes, Kalm dit qu'elles sont générale-

ment jolies, bien élevées et vertueuses, et il ajoute que les jeunes filles de Montréal s'occupent du ménage et vont dans les cuisines et les caves pour voir si tout est en ordre.

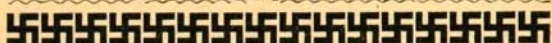
Il répète souvent qu'elles aiment la toilette, les épingles et les aigrettes, les frisettes, les beaux vêtements.

Comme on le voit, l'amour de la toilette, des beaux vêtements, le désir de bien paraître me datent pas d'hier ; c'est un sentiment bien naturel mais qui devient un défaut lorsqu'il est exagéré. Or, il est exagéré, le luxe à la campagne comme à la ville nous fait fait bien du mal.

Lorsque les étrangers, les Français spécialement, voient nos cultivateurs arriver à la messe, le dimanche, avec leurs beaux chevaux, leurs belles voitures, lorsqu'ils voient nos ouvriers portant le chapeau de soie et l'habit noir, ils ne peuvent en croire leurs yeux. La blouse et la casquette ne sont pas de mode ici.

En résumé, si nous considérons l'ensemble de nos qualités et de nos défauts, nous devons arriver à la conclusion que nous pouvons soutenir la comparaison avec les autres races et nous regarder sans honte, mais avec le désir de nous perfectionner et

même d'acquérir quelques-unes des qualités qui caractérisent nos concitoyens anglais, d'imiter par exemple leur esprit d'initiative, leur ambition de s'instruire, leur application au travail, leur ténacité.



EXAMEN DE CONSCIENCE

(1921)

Je parle ailleurs des gens qui ont du mérite. Ils sont nombreux, après tout, et ce sont en général de bons citoyens, des pères de famille respectables, et on en trouve dans toutes les classes, parmi les grands et les petits, parmi les riches et les pauvres. Malheureusement, la perfection n'est pas de ce monde, et, même parmi ces gens de mérite, il en est un bon nombre qui, souvent, involontairement ou inconsciemment, pêchent contre la justice, l'intérêt public, la charité, la religion et la nationalité. Nommons-en un certain nombre :

1° Les hommes publics plus préoccupés de leur avancement, de leur popularité, que de l'intérêt public, n'ayant de zèle que pour les projets qui peuvent leur être utiles ;

2° Les juges et magistrats qui donnent quelquefois raison de soupçonner leur

impartialité et qui laissent les dossiers s'accumuler devant eux, au grand détriment des plaideurs. On cite des cas où de pauvres gens ont attendu, pendant des mois, des arrêts qui les auraient sauvés de la ruine ou de la misère, s'ils avaient été prononcés plus tôt. Ce sont des cas déplorables, funestes à la confiance et au respect dont la magistrature devrait jouir. Comment se fait-il que le gouvernement et le Barreau n'empêchent pas de pareils abus ?

3° Tous ceux qui flattent les préjugés et les passions populaires et propagent des doctrines et des sentiments funestes à la paix, à l'ordre, à la morale, aux meilleurs intérêts de la société ;

4° Les capitalistes qui jouissent de leurs millions d'une façon scandaleuse, oublient de soulager les misères qui les entourent, refusent de payer à ceux qui les servent des salaires suffisants pour les faire vivre et soutenir leurs familles ;

5° Les ouvriers et les serviteurs qui ne pensent qu'à travailler le moins possible et à extorquer le plus qu'ils peuvent de leurs patrons ou maîtres ;

6° Les propriétaires qui, imitant les usuriers, profitent de la crise du logement pour exiger des loyers écrasants. Dans un temps

où le peuple souffre et est tant porté à rendre les riches responsables de ses souffrances, il est dangereux d'agir ainsi, de donner raison aux agitateurs qui dénoncent leur égoïsme, leur dureté. Il en est même qui, non contents d'élever les loyers de leurs maisons de 40, 50 et 75 pour cent, vont jusqu'à refuser de louer à ceux qui ont des enfants. Une dame, victime de cet égoïsme révoltant, disait : « Il va donc falloir, ici comme ailleurs, prendre les moyens de n'avoir pas d'enfants ».

Ces propriétaires ne se rendent pas compte du mal qu'ils font. Lorsque, dans certains pays, on accorde des primes aux pères et mères de nombreuses familles, ici on les punirait ! Pourtant, tous les jours, on écrit et on dit que nous devons à la force de notre natalité notre conservation et notre influence nationales, et on fait les plus grands efforts pour empêcher la mortalité infantile. On répète sur tous les tons que plus nous aurons d'enfants, plus nous serons forts, puissants, dignes du respect des autres peuples. Les propriétaires qui refusent de louer à ceux qui ont des enfants pèchent contre les lois divines et humaines, contre la religion et la morale, contre notre intérêt

national. Ils sont peu nombreux, heureusement, et il devrait suffire de leur montrer le mal qu'ils font pour les ramener à de meilleurs sentiments.

Il est juste de dire que certains propriétaires allèguent que, vu la rareté des logements, il y a compétition entre les locataires, qui sont souvent responsables de la hausse des prix. «Pouvons-nous refuser, disent-ils, ce qu'on nous offre ? » Mais tous les propriétaires ne peuvent se prévaloir de cette excuse. On m'assure que, dans un grand nombre de cas, l'augmentation de l'an dernier et de cette année est de 75 et même de 100 pour cent.

7° Ceux qui, souvent sans malice, écorchent le prochain et lui font du mal par des insinuations, qui souvent n'ont d'autre fondement que le besoin de se rendre intéressants, que de passer pour avoir de l'esprit ;

8° Les critiques trop sévères qui, quelquefois, effraient et découragent des talents dont le développement aurait fait honneur à notre littérature, à nos beaux-arts. Dans un pays où le travail intellectuel paie si peu ceux qui s'y livrent, la critique a besoin d'être bienveillante ;

9° Les hommes et les femmes dont la mauvaise humeur rend la vie pénible à ceux qui

vivent avec eux ; ils ne semblent pas comprendre qu'il y a plus de bonheur dans la patience et la tolérance, dans le pardon, que dans l'impatience, la colère et la rancune ;

10° Les maris et les pères de famille qui préfèrent le club à la vie de famille et dont les femmes et les enfants cherchent le désennui dans des amusements plus ou moins convenables ;

11° Les femmes et les jeunes filles qui dépensent tant d'argent à s'habiller le moins possible, à faire l'étalage de leur chair et de leurs os ;

12° Les jeunes gens qui perdent, dans des lectures ou des amusements démoralisants, un temps précieux, au grand détriment de leur avenir et de leurs succès dans le monde ;

13° Tous ceux qui ne voient dans le monde que les mauvais côtés, les imperfections, exigent chez le prochain une perfection qu'ils ne possèdent pas eux-mêmes, et critiquent à tort et à travers tout ce que les autorités religieuses ou civiles font et disent ;

14° Ceux qui, par leurs actions et leurs paroles, contribuent à démoraliser le peuple, à le rendre égoïste et défiant, à lui faire

perdre le respect des hommes et des institutions les plus respectables ;

15° Les intrigants, qui se parent des dehors de la religion, de la vertu ou du patriotisme afin de mieux servir leurs intérêts personnels, et se font un plaisir d'exploiter la bonne foi de leurs semblables ;

16° Les vaniteux, qui se font un honneur de répudier leur langue maternelle, d'admirer et d'imiter tout ce qui est anglais, de faire la grimace sur tout ce qui est canadien-français. Ils ne connaissent pas, les malheureux ! ce qu'il en a coûté à leurs ancêtres pour en faire des Canadiens-Français ;

17° Enfin, les sceptiques, qui semblent n'avoir d'autre but que de démolir les enthousiasmes les plus respectables, les croyances les plus réconfortantes, de tarir les sources des actes les plus généreux, des dévouements les plus utiles à la société, de détruire ce qui fait le bonheur de la plupart des hommes ;

18° Tous les mécontents, les aigris qui s'en prennent à la Providence et à la société de leurs insuccès, de leurs déboires, dont leur imprévoyance et leur paresse sont souvent la cause principale, et qui attribuent à la chance les succès de certains hommes qui ont mis la chance de leur côté

par des années de privation et d'un travail constant, souvent pénible.

Je pourrais allonger cette liste, mais elle est assez longue pour permettre à un grand nombre de personnes de s'y reconnaître, moi le premier, car il est plus facile de prêcher que de pratiquer. C'est un examen de conscience que je soumets à mes concitoyens, dans leur intérêt, un examen qui les incitera, peut-être, à réformer leur conduite et leurs paroles.



QUELQUES CONSEILS SUR LA BONNE ÉDUCATION

La qualité la plus remarquée autrefois chez nos gens, par les étrangers, était la politesse. Tous les hommes distingués de l'Europe, qui visitaient le Canada, signalaient la différence qu'il y avait sous ce rapport entre les Canadiens-Français et les autres citoyens d'origine anglo-saxonne. Ils disaient comme partout, à la campagne et à la ville, on saluait les hommes marquants, spécialement les étrangers, et comme ceux-ci trouvaient partout l'hospitalité la plus bienveillante.

On trouvait cette politesse dans toutes les classes de la société, chez les cultivateurs comme chez les hommes appartenant aux professions libérales, chez les ouvriers, chez les marchands. Elle nous venait de nos ancêtres, des hommes du siècle de Louis XIV, qui fut le siècle par excellence de la politesse.

Elle brillait, lorsque j'arrivai à Montréal, chez les anciens avocats, tels que les

Viger, les Cherrier, les Rodier, les de Bleury, les Moreau, les Leblanc, les Papineau, les Loranger, les de Lorimier. M. Cherrier, que j'ai connu spécialement, ne partait jamais de son bureau sans souhaiter le bonsoir à ses associés, les Messieurs Dorion, et aux clercs. Un jour, il partit comme de coutume, mais revint au bureau et, s'adressant à M. Dorion : « Monsieur Dorion, dit-il, vous ai-je souhaité le bonsoir avant de partir ? »

— Mais oui, Monsieur Cherrier, comme de coutume, dit M. Dorion.

— J'en suis heureux, reprit M. Cherrier. Eh bien ! bonsoir, Monsieur Dorion. »

Lorsque, chemin faisant, il rencontrait quelqu'un qu'il n'avait pas salué et qu'il croyait connaître, il se retournait et le saluait, lors même que l'autre continuait sa route.

Le maire Rodier n'était pas moins prodigue de ses saluts que M. Cherrier. C'était un maire très représentatif, très décoratif, qui portait haut la tête et avait toujours le chapeau à la main. Il était d'une politesse exquise à l'égard des dames. Lorsqu'une dame, dans un beau carrosse à deux chevaux, allait magasiner, si le maire Rodier passait à l'endroit où elle s'arrêtait, il se hâtait de lui ouvrir la portière de son carrosse et de lui donner la main.

J'ai déjà parlé de la politesse de Louis-Joseph Papineau, qui saluait tout le monde avec tant de cordialité et de distinction. Et puis, marchant sur leurs traces, il y avait les Dorion, les Jetté, les Fabre, les Marchand et plusieurs autres.

Il faut avouer qu'à la ville, comme à la campagne, on ne trouve plus la même politesse ; elle existe encore, mais elle a subi, comme toute chose, l'influence de la démocratie.

Le juge Jetté disait que de petits coups de tête un peu impertinents ont remplacé les grands coups de chapeau, les saluts si respectueux, et que la galanterie envers les dames a perdu son cachet de distinction.

Pourtant, notre vieille politesse française méritait d'être conservée; elle constituait l'un des traits caractéristiques de notre nationalité. Les vieilles familles françaises sont presque toutes éteintes, les nobles seigneurs qui, dans bon nombre de nos villages, donnaient le ton à notre société, sont disparus, emportant avec eux les restes séduisants de traditions charmantes. Toutefois, les sentiments de bienveillance et de courtoisie existent encore dans le cœur de notre population, et il faudrait les conserver. A nos éducateurs, dans

nos collèges et nos écoles, aux pères et mères de famille, il appartient de faire ce travail de conservation, d'apprendre aux enfants l'art d'être polis, d'éviter les manières et les paroles malséantes qui dénotent une mauvaise éducation, de leur démontrer que l'intérêt national, comme leur propre intérêt, leur en fait un devoir. Combien d'hommes doivent en grande partie leurs succès à leur bonne éducation, à la politesse de leurs manières, à la distinction de leur extérieur et de leur langage !

Ce n'est pas tout. Afin de mériter d'être appelés un peuple de gentilshommes, afin d'être considérés comme le peuple le mieux élevé de l'Amérique, on devrait apprendre aux enfants la propreté, l'art de manger, de se comporter dans une réunion, dans une voiture publique, à bord d'un bateau ou des wagons de chemins de fer. On nous reproche d'être un peu tapageurs, de manifester notre gaieté d'une façon un peu trop bruyante, de parler trop fort et de rire à gorge déployée, sans nous occuper assez des personnes présentes.

Je viens de parler de la façon de manger. J'ai eu l'occasion de voyager et de manger avec des gens dont la compagnie était fort embarrassante. On aurait dit qu'ils se croy-

aient seuls, qu'ils voulaient avoir le monopole du service des garçons, qu'ils appelaient à grands cris ; ils mangeaient avec une avidité déréglée et, à tout moment, ils menaçaient d'avaler leurs couteaux ; ils paraissaient ignorer complètement l'utilité et le rôle de la fourchette. C'est dans la famille, principalement, que l'on devrait apprendre tout ce qui constitue la bonne éducation, mais on devrait aussi l'apprendre dans les collèges et les écoles.

Chapleau me disait un jour que le célèbre professeur et directeur du collège de Saint-Hyacinthe, M. Désaulniers, se faisait un devoir d'enseigner à ses élèves toutes ces choses, et qu'il allait même jusqu'à leur dire comment faire un bouquet. Il voulait que, partout, les élèves de Saint-Hyacinthe se fissent remarquer, non seulement par leurs connaissances scientifiques et littéraires, mais aussi par leur tenue, leur langage et leur bonne éducation en général. Il croyait leur rendre autant service en leur apprenant à vivre qu'en leur enseignant la littérature et la philosophie.

On est trop enclin, dans le monde, à conclure du particulier au général, à juger de toute une race ou d'une classe de la société par les écarts de quelques individus. Un

jour, à bord d'un bateau, quelques jeunes gens tenaient un langage un peu indiscret et s'amusaient d'une façon trop bruyante. J'entendis une dame anglaise exprimer son mécontentement en disant qu'il ne fallait pas s'attendre à autre chose de la part des Canadiens-Français. Aurait-elle été aussi sévère si ces jeunes gens eussent été Anglais ? Il n'y a pas de doute que le préjugé inspire souvent ces jugements si sévères à notre égard. Mais nous devons nous efforcer, autant que possible, de ne pas y donner prise.

L'hiver dernier, dans un hôtel de première classe, je dis à l'un des commis qu'il était difficile de dormir à côté de mes voisins qui, en entrant dans leurs chambres, faisaient claquer les portes et lançaient leurs bottes dans le corridor, de façon à ébranler tout l'établissement. Or, mes voisins n'étaient pas des Canadiens-Français. Toutefois, nous péchons, nous aussi, sous ce rapport, et ce qui serait considéré comme peccadille chez d'autres devient faute grave chez nous.

Enseigner d'abord aux enfants à craindre tout ce qui peut offenser Dieu et le prochain est sans doute le premier devoir des éducateurs, mais il est bon aussi de

leur demander d'éviter tout ce qui peut leur être nuisible et discréditer leur nationalité.

S'il était possible de faire des hommes qui ne parleraient jamais et ne feraient jamais rien sans craindre d'offenser Dieu, de faire tort au prochain et à leur nationalité, ce serait la perfection. Mais est-il possible d'atteindre cette perfection ? On peut toujours bien y aspirer, en faire un idéal digne de nos efforts.

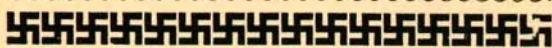
Depuis quelque temps, nous sommes fiers des éloges que l'on fait de notre population ; nous sommes heureux d'entendre dire, par des hommes dont les sentiments nous étaient peu sympathiques, qu'elle se distingue par son bon sens, sa bienveillance, sa moralité, son respect des autorités et des institutions du pays, par son hostilité aux doctrines radicales et subversives de la société. Outre ces éloges, souhaitons qu'elle continue de mériter celui d'être le peuple le plus poli, le mieux élevé de l'Amérique. Ce sera un beau plumet ajouté à notre chapeau, un fleuron de plus à notre couronne.

Mon désir de dire, avant de disparaître, tout ce que je crois utile à mes compatriotes, peut me faire paraître exigeant, mais

CONSEILS SUR LA BONNE ÉDUCATION 43

la sincérité de mes motifs sera mon excuse à leurs yeux.

On dit : « Qui aime bien châtie bien ». On pourrait dire, variant ce dicton, que celui qui aime ses compatriotes et veut leur bien, leur bonheur et leur grandeur, doit se faire un devoir de les mettre en garde contre tout ce qui peut leur nuire et les empêcher de remplir leur noble mission, au Canada et même en Amérique.



LA CRISE UNIVERSELLE ET LA PROVINCE DE QUÉBEC

Dans son roman intitulé *Les Rois*, Jules Lemaître raconte les déboires d'un roi qui entreprend de prouver qu'il peut rendre ses sujets heureux et les empêcher d'avoir recours à la révolution, en leur accordant les réformes sociales et politiques qu'ils réclament. Un jour, afin de refouler la foule furieuse qui envahit son palais, il est forcé d'avoir recours à la force et déplore amèrement la perte de ses illusions.

C'est bien là l'histoire de tous les rois, de tous les gouvernements qui ont cru pouvoir apaiser par la douceur et l'esprit de conciliation un peuple irrité. Chose étonnante ! C'est sous les meilleurs gouvernements, sous les rois les plus disposés à accorder les réformes demandées que les révolutions éclatent. C'est lorsqu'un peuple a obtenu ou est en train d'obtenir tout ce qu'il réclamait, qu'il perd patience, a recours à la violence et massacre souvent ses meilleurs amis. Les exemples sont nom-

breux. Quel roi fut jamais plus doux, plus inoffensif que Louis XVI, plus enclin à accorder à ses sujets les réformes les plus radicales ? On pourrait presque en dire autant de l'infortuné Nicolas II.

Et, à l'heure qu'il est, quel homme d'État fut jamais plus favorable aux revendications libérales et sociales que Lloyd George ?

Il n'y a pas si longtemps qu'on redoutait son radicalisme. Et, pourtant, parce que, à un certain moment, il a cru qu'il devait, dans l'intérêt de l'Angleterre, s'arrêter dans la voie des concessions, les Irlandais et les ouvriers dont il était l'homme d'État favori, le rejettent, le menacent et, rien ne paraît pouvoir préserver ce pays de subir les horreurs d'une guerre civile en Irlande et d'une révolution sanglante.

Quelles sont donc les raisons principales de ce fait étrange et déplorable, d'une inconséquence, d'une injustice si difficiles à expliquer ?

D'abord, il faut dire que lorsqu'un peuple a été pendant longtemps victime des abus de pouvoir et des injustices des grands et des riches, et lorsqu'il est parvenu à se faire craindre et à croire que par la force il peut obtenir le redressement de ses griefs, il devient sourd à la voix de la rai-

son et de la conciliation. Il veut tout ou rien. Et puis alors, presque toujours les mauvais éléments, les violents, les fanatiques l'emportent, s'imposent par la terreur, par la tyrannie la plus odieuse, jusqu'au jour où afin d'échapper à leurs fureurs, les peuples se jettent dans les bras d'un homme fort, puissant, d'un dictateur.

Il est triste de constater que l'humanité paraît condamnée à osciller sans cesse entre la tyrannie des grands et la tyrannie des petits, entre les injustices des capitalistes et les vengeances du prolétariat. Après avoir été pendant des siècles à la merci du despotisme politique et social, le monde est maintenant et sera davantage plus tard à la merci du socialisme radical et violent.

Le bolchevisme ne réussira pas, cette fois, à s'implanter dans le monde; il disparaîtra, écrasé sous le poids de ses crimes, et ce qu'il aura édifié s'effondrera dans la boue et dans le sang. Mais il ne mourra pas, il continuera son travail d'organisation et de propagande; il appellera sous son drapeau tous les mécontents, tous les déshérités de la fortune et de la nature, tous ceux dont il flattera les passions, les mauvais instincts et même les bons sentiments, et il mettra au

service d'un autre Lenine des armées innombrables et invincibles.

Lenine n'est qu'un précurseur.

La religion seule pourrait éviter les malheurs qui menacent le monde, en y répandant des principes de justice, de charité et de résignation, mais elle n'aura pas assez d'empire sur les hommes pour combattre efficacement l'avidité des riches et les théories néfastes des champions du communisme.

En dépit de l'expérience et des leçons tragiques de l'Histoire, il est toujours facile de faire croire aux hommes qu'ils trouveront le bonheur dans un régime où régneront l'égalité et le partage des biens.

Communisme ! Égalité ! Que de mensonges, de folles chimères renfermés dans ces mots ! L'égalité ne pourrait exister que dans un monde où tous les hommes seraient égaux en intelligence, en talent et en volonté. Quant au partage des biens, le lendemain du jour où il aurait eu lieu, un grand nombre auraient vendu leurs parts à des voisins plus intelligents, plus énergiques.

Afin d'assurer le succès des absurdes théories prêchées par les fauteurs du communisme, il faudrait bouleverser non seu-

lement l'ordre social de fond en comble, mais encore les lois de la nature. D'ailleurs l'Histoire atteste le néant de toutes ces théories désastreuses et le mal qu'elles ont fait. Et, à l'heure qu'il est, n'est-il pas établi que le despotisme des chefs bolchevistes est pire et plus odieux que n'a jamais été le despotisme des Tsars et que les ouvriers n'ont jamais été plus maltraités ? Et, malheureusement les abus et les excès commis par tous ces démagogues produisent des réactions violentes et souvent ruinent la démocratie, la bonne et saine démocratie.

Au milieu des désastres qui nous menacent, y aura-t-il un coin sur la terre où les hommes pourront vivre dans la paix et la concorde ? Oui, la province de Québec, peut-être, si elle continue d'opposer une digue aux flots empoisonnés du bolchévisme, si elle continue d'écouter les voix sages qui la dirigent, si sa population reste sourde aux appels de la démagogie. L'éloge que des hommes prévenus contre nous, font du bon sens et de la sagesse de notre population, nous honore et doit nous encourager à mériter les hommages rendus à notre nationalité. Le fait que de grands capitalistes choisissent la province de Québec pour établir des industries puis-

santes, à cause de la sécurité que leur offre le caractère de nos gens, doit encourager nos ouvriers à conserver leur bonne réputation. D'autant plus que leur sagesse et leur bonne volonté leur seront plus utiles que les tirades échevelées de démagogues plus ou moins antipathiques à nos sentiments religieux et nationaux. Leur bon sens doit les éloigner de ces agitateurs sans scrupule et sans conscience, de ces prédicants de haine et de discorde et les induire à choisir comme chefs des hommes dont ils connaissent le jugement sain, les idées raisonnables, les sentiments respectables. Ils doivent prendre garde de décourager par des exigences, des réclamations exagérées et des doctrines fallacieuses les nombreux amis qui veulent leur bien, leur bonheur.

Le pays tout entier a les yeux sur eux et de leur sagesse dépendra en grande partie la prospérité de la province de Québec. Le patriotisme comme leur intérêt leur fait un devoir d'être sages et raisonnables, de réclamer avec énergie leurs droits, mais sans égoïsme, sans injustice envers les autres classes de la société.



LA GRANDE ŒUVRE NATIONALE

En 1877 ou 1878, pendant la crise qui sévissait si cruellement et exerçait ses ravages dans tous les rangs de la société, des milliers d'ouvriers parcouraient les rues en demandant du travail. Alors, comme aujourd'hui, on prêchait le retour à la terre, et comme, depuis longtemps, j'avais, dans plusieurs journaux, plaidé la cause de la colonisation et affirmé qu'il ne suffisait pas d'en démontrer les avantages, mais qu'il fallait adopter les moyens pratiques d'aider les colons pauvres à faire les premiers défrichements, une société de colonisation, dont un homme dévoué, Jean-Baptiste Allard, était le président, s'adressa à moi pour induire le gouvernement à accorder à ceux qui voudraient se faire colons l'aide nécessaire. Ils disaient : « Comment voulez-vous que nous nous enfoncions dans la forêt, que nous nous procurions les outils les plus nécessaires, que nous payions les frais de transport et que nous achetions les vivres dont nous avons besoin, lorsque

nous sommes incapables de donner du pain à nos familles ? Qu'on nous aide à vivre et à soutenir nos familles pendant les premiers défrichements et nous partirons ».

C'était plein de bon sens. Nous nous adressâmes au gouvernement, qui prit la demande en considération et finit par nous dire qu'il regrettait de ne pouvoir accorder l'aide demandée.

Depuis, je n'ai cessé de demander à tous les gouvernements de mettre à la disposition des colons pauvres certains territoires propres à la colonisation et de les aider à faire les premiers défrichements en leur avançant certaines sommes d'argent, comme on fait au Nouveau-Brunswick, dans l'Ontario et plusieurs États américains. Le gouvernement fédéral n'avance-t-il pas \$2,500 aux soldats pour les induire à se livrer à l'agriculture dans les provinces où le défrichement est bien facile ? Les colons de notre province seraient heureux d'avoir le quart, le cinquième, le sixième même de cette somme.

Comment cette aide pourrait-elle être fournie ? De diverses manières : soit, d'abord, en transportant les colons aux endroits choisis, en leur procurant les outils nécessaires, en leur payant tant par

arpent défriché, en construisant des chantiers où ils pourraient se loger jusqu'à ce qu'ils puissent se bâtir une maison, etc. Les agents de colonisation pourraient indiquer au gouvernement les meilleurs moyens de mettre le projet à exécution. Inutile de dire qu'avant tout, il faudrait construire des chemins, dont partout les colons ont tant besoin.

On dit que le gouvernement a fait autrefois l'essai de ce système et qu'il a été fort désappointé. Mais il faudrait connaître les causes de l'échec, et, d'ailleurs, ce qui ne réussit pas dans un cas, dans certaines conditions, peut réussir dans des circonstances différentes.

En tout cas, pourquoi ce qui se fait ailleurs avec succès ne réussirait-il pas ici ? Et puis, le projet ne vaut-il pas la peine qu'on en fasse l'essai, au risque de perdre quelques milliers de piastres ?

Bien entendu, il y aurait des précautions, des garanties à prendre, et, malgré tout, il y aurait des colons de mauvaise foi et d'autres qui manqueraient de persévérance ; mais ne croit-on pas que les arpents de terre défrichés et abandonnés trouveraient facilement des acheteurs ?

Que le gouvernement annonce qu'il met

à la disposition de colons pauvres, ceux surtout qui déjà ont cultivé la terre, certains territoires propres à la colonisation, et qu'il leur dise comment il les aidera à faire les premiers défrichements, et je suis convaincu qu'il n'aura que l'embarras du choix.

Ne croit-on pas que, de la campagne comme des villes, des États-Unis même, des centaines d'anciens cultivateurs, ou fils de cultivateurs, seraient heureux de profiter des avantages qui leur seraient offerts ?

On a souvent parlé de l'école et de la chapelle que le gouvernement devrait aider les colons à construire, ainsi que des avances d'argent qu'il devrait leur faire pour la construction d'une maison et l'achat d'un cheval et d'une vache, comme la chose se fait ailleurs ; mais cela ne pourrait se faire qu'après le défrichement d'un certain nombre d'arpents et lorsqu'il y aurait sur les lots concédés une colonie assez considérable.

Il en coûterait si peu pour faire un essai qui peut avoir les plus heureuses conséquences ! Et puis, puisqu'il n'y a qu'une voix pour proclamer que l'avenir religieux, moral, national et matériel de notre province, des Canadiens-Français, dépend de

l'agriculture, de la colonisation, la question d'argent devient insignifiante.

On doit toujours trouver l'argent nécessaire pour assurer les destinées d'un peuple.

L'honorable ministre de la Colonisation, dont les discours sont si favorablement appréciés, saura, j'en suis sûr, joindre l'action à la parole et faire un usage pratique des cinq millions de piastres mis à sa disposition par le gouvernement Gouin.

Résumons par une question :

Y a-t-il des compatriotes, d'anciens cultivateurs ou fils de cultivateurs qui seraient heureux de se faire colons si on les aidait à faire les premiers défrichements et à s'établir par colonies dans des régions propres à la culture ? S'il y en a, ne pas leur donner les moyens de satisfaire leur noble désir est une erreur grave, une erreur nationale.

Le moyen de savoir s'il y en a est de faire connaître l'aide que le gouvernement leur donnerait s'ils consentaient à devenir colons de bonne foi.

N'oublions pas qu'il n'est pas une province dans le Canada où le défrichement soit aussi pénible, exige autant de courage et

mérite autant de sympathie et d'encouragement.

N'oublions pas que le labeur du colon est le labeur national par excellence, le plus propre à assurer notre survivance, notre conservation religieuse, morale et nationale.



LA SITUATION POLITIQUE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

(1920)

Que dit-on dans les cercles politiques ?

On dit que la situation politique est bien compliquée par la division, en groupes actifs, des deux grands partis qui, jusqu'à présent, se sont disputé le pouvoir. On se demande si le résultat de cette évolution sera utile ou funeste au pays, si elle n'aura pas pour effet de diminuer l'efficacité et le prestige de nos institutions politiques, de remplacer le souci des intérêts généraux du pays par celui des intérêts de classes ou de groupes.

Il n'y a pas de doute que le gouvernement par groupes offre de grands dangers, menace d'amoindrir les grands principes qui, en Angleterre comme au Canada, divisaient les partis, et d'éliminer de la politique des hommes dont l'expérience et les connaissances étaient si nécessaires au bon fonctionnement de la Constitution.

On peut se faire une idée des résultats

déplorables de cette transformation lorsqu'on entend proclamer que les représentants de certain groupe devront voter suivant les ordres qui leur seront donnés. C'est le triomphe de la doctrine du mandat impératif, d'une doctrine absolument contraire à l'esprit de notre constitution, qui fera des représentants de la nation les esclaves de leurs groupes au détriment des grands intérêts du pays.

L'histoire nous fait connaître l'égoïsme, la tyrannie des groupes.

J'ai dit que cette évolution aurait pour effet d'enlever à la politique des hommes utiles, nécessaires. La démonstration en est facile. Supposons que, dans tous les comtés ruraux de la province de Québec, on ne veuille élire que des cultivateurs. Comme un bon nombre de nos députés les plus éminents nous viennent de la campagne, que deviendront-ils, si, surtout, la majorité dans les villes se met dans la tête de n'élire que des ouvriers ? Par qui seront-ils remplacés ? Sans doute par des hommes intelligents et honnêtes, mais qui n'auront pas les connaissances et l'expérience requises pour gouverner le pays.

Les législateurs, les hommes d'État ne s'improvisent pas ; il est peu d'hommes

qui jouent un rôle important dans un Parlement avant d'avoir fait un apprentissage de plusieurs années. Cela ne veut pas dire que les cultivateurs et les ouvriers ne doivent pas chercher à être représentés dans nos Parlements par des hommes de leur monde; mais ils ne doivent pas le faire dans un esprit exclusif, avec le parti pris de ne pas élire d'autres représentants que ceux-là.

Dans la province de Québec, heureusement, sous ce rapport comme sous bien d'autres, nous sommes protégés, par le bon sens, le jugement et la bienveillance de notre population, contre ces innovations dangereuses et néfastes. Déjà, nos cultivateurs ont prouvé qu'ils n'étaient pas dominés par l'esprit d'exclusivisme, par des sentiments d'égoïsme. C'est à eux que nous devons les LaFontaine, les Morin, les Cartier, les Dorion, les Laurier, les Mercier.

Mais je voulais me limiter à rapporter ce que l'on dit du rôle que la province de Québec est appelée à jouer dans le nouvel ordre de choses.

Il est certain que la situation politique est anormale, contraire à l'esprit et au fonctionnement régulier de la Constitution, qui veut que tous les intérêts soient représentés et protégés dans le parlement et le

gouvernement du pays. Cette situation ne peut durer indéfiniment, au détriment des intérêts les plus précieux de notre province et du pays tout entier. Si, même lorsque nous avons trois ou quatre ministres dans le ministère, nous avons tant de peine à obtenir justice, que pouvons-nous espérer lorsque nous n'avons pour nous protéger qu'un seul homme, un seul ministre ? M. Blondin, serait-il un homme de génie, ne peut espérer suffire à la tâche, et on peut se demander s'il n'aurait pas dû refuser d'occuper une situation si onéreuse. C'eût été un beau geste, qui l'aurait réhabilité aux yeux de ses concitoyens.

En 1842, un homme dont nous ne pouvons trop honorer la mémoire, Baldwin, déclarait qu'il ne voulait plus faire partie d'un ministère où la province de Québec n'était pas représentée, que c'était une situation anormale et contraire à l'esprit de la constitution, et il se joignit à LaFontaine pour former le ministère LaFontaine-Baldwin. Mais les Baldwin sont rares.

Il faut ajouter, pour être juste, que ce n'est pas la faute de M. Blondin s'il est seul à représenter dans le ministère la province de Québec. On dit qu'il voudrait bien avoir des collègues canadiens-français. On dit

aussi que M. Borden et M. Meighen ont vainement offert des portefeuilles à des libéraux. Mais jusqu'à présent le parti libéral canadien-français a refusé toute alliance avec les hommes qui portent la responsabilité de la campagne fanatique de 1917 et de la politique tyrannique et injuste des trois dernières années. Un grand nombre pourtant sont d'avis que nos intérêts industriels devraient nous rapprocher d'Ontario et nous éloigner des provinces de l'Ouest dont les théories socialistes et les vues égoïstes doivent nous répugner. Mais commençons, dit-on, par renverser le gouvernement actuel ; et comme aucun groupe ne sera assez fort pour gouverner sans l'appoint de la province de Québec, nous nous associerons à ceux dont les vues et les sentiments nous conviendront, à ceux qui accepteront nos conditions. Le jeu est dangereux, mais c'est, dit-on, la seule politique que le groupe canadien-français puisse accepter dignement et logiquement.

Toutefois ce qui va se passer, à la prochaine session, au sujet du tarif, pourrait bien modifier la situation des partis et les vues de nos hommes publics. On saura alors avec qui nous pourrons nous entendre, non seulement sur la question du tarif,

mais aussi relativement à l'enseignement du français et à d'autres questions d'intérêt national et religieux. Nous ne pourrions, à aucune condition, adopter une politique qui ruinerait l'industrie manufacturière du pays. Vu la situation financière du Canada, ce serait plus qu'une erreur, ce serait un crime. Le jour où le parti agraire arriverait au pouvoir avec un programme de libre-échange serait un jour néfaste, un jour de ruines et de désastres lamentables, si surtout les Américains imposent des droits plus élevés sur nos produits. Je ne puis comprendre que des hommes intelligents, ayant à cœur les intérêts de leur pays, puissent songer à ouvrir notre marché aux Américains, lorsque ceux-ci fermentaient la porte à nos produits.

On parle de réciprocité des produits naturels. Mais peut-il en être question sérieusement lorsque les États-Unis ne veulent plus en entendre parler ?

Maintenant, que l'on réduise les droits sur quelques produits lorsqu'on pourra le faire sans mettre en danger certaines manufactures, c'est une autre question ; et l'enquête qui se fait en ce moment devra nous dire quels sont ces produits.

En résumé, tout fait croire qu'il existe

dans notre province, contre le gouvernement actuel, un sentiment profond d'hostilité légitime qui l'emporte pour le moment sur toute autre considération, et que le parti libéral canadien-français ne contractera pas d'alliance définitive avec aucun groupe avant les prochaines élections, avant d'avoir essayé de renverser ce gouvernement.

La population canadienne-française ne peut oublier les injures et les mauvais traitements dont elle a été victime pendant quatre ans et même depuis 1911 ; elle a au cœur une blessure qui n'est pas encore guérie et il serait difficile, dans le moment, de lui prêcher l'oubli et le pardon.

La prochaine session indiquera, peut-être, la route que nos hommes publics doivent suivre dans l'intérêt de leur province.

Inutile de dire que toute alliance n'ayant en vue que la conquête du pouvoir ne serait pas digne de la province de Québec, ni de ses glorieuses traditions.

On parle de l'entrée de M. L.-J. Gauthier dans le cabinet. Cet expédient n'altérerait pas la situation politique plus haut décrite et n'aurait pas l'effet voulu par M. Meighen; il aurait même, peut-être, un effet tout à fait contraire. Le bloc libéral cana-

dien-français n'en resterait pas moins solide jusqu'à ce que les événements lui permettent de contracter une alliance conforme à la dignité, aux traditions et aux intérêts les plus précieux de la province de Québec. Et cette alliance ne pourrait être faite que par des personnes accréditées au moyen de pourparlers où les parties contractantes seraient pleinement et dignement représentées.

M. Meighen devrait savoir qu'en politique, comme en guerre, la désertion d'un soldat ou d'un officier n'a aucun effet sérieux et pratique, que souvent même elle resserre les rangs autour du drapeau.



RÉSULTATS DE LA GUERRE AU POINT DE VUE NATIONAL

Les guerres et les révolutions n'ont cessé, depuis le commencement du monde, de désoler la terre, de la couvrir de larmes, de sang, de ruines, mais jamais autant que depuis cinq ou six ans. Partout elles exercent leurs ravages, remplissent les esprits d'inquiétude, sèment la misère et le deuil, défient tous les efforts faits pour rendre la paix à l'humanité souffrante. Après avoir tué des millions d'hommes sur les champs de bataille, après avoir rempli les hôpitaux d'infirmes et d'invalides, après avoir détruit des centaines de villes et de villages, la grande guerre continue ses ravages dans l'ordre économique, et la révolution, l'anarchie l'aident à accomplir son œuvre néfaste.

Certes, elle a, comme toutes les guerres, enfanté des dévouements, des héroïsmes sublimes ; mais si elle a fait jaillir de l'âme humaine tout ce qu'elle a de bon et de beau, elle a aussi développé des germes de mal, les mauvais instincts. Elle a fait des héros et des brigands ; elle a été un facteur de

richesse et de pauvreté, d'orgueil, d'extravagance, d'indépendance et d'anarchie.

Les capitalistes et les ouvriers que la fabrication des engins de destruction a enrichis ont cru que cela durerait toujours, et ils ont vécu dans une abondance extraordinaire, ne se refusant rien, aucune jouissance, achetant, à n'importe quel prix, tout ce qui flattait leur vanité, leurs convoitises. Qu'ont fait les ouvriers qui, avec leurs enfants, faisaient de vingt à vingt-cinq piastres par jour ? Un bon nombre ont fait des économies et se réjouissent aujourd'hui de leur prudence. Mais demandez aux marchands à qui ils vendaient les fourrures et les bijoux les plus précieux, les meubles et les marchandises les plus dispendieux.

Il est vrai qu'on pourrait faire la même question à la plupart de nos compatriotes qui s'enrichissent ; on pourrait demander aux anciens Canadiens, seigneurs ou marchands, ce qu'ils ont fait de leurs fortunes. Les Canadiens-Français sont généreux, ils aiment la bonne chère, les beaux habits, toutes les bonnes et belles choses qu'on peut se procurer avec de l'argent, et ils se font un devoir et un plaisir d'en faire jouir leurs familles, leurs amis.

Tant que la guerre a duré, l'abondance a régné dans certaines classes de la société, malgré le coût élevé des vivres et des marchandises.

La classe la plus souffrante était celle des commis, des fonctionnaires civils ou municipaux, de tous ceux qui vivent sur des salaires minimes variant de \$800. à \$2,000, et il y en a des milliers. Combien n'ont pu et ne peuvent vivre encore qu'à force d'économie, de privations ? Elles sont nombreuses les mères de famille qui vivaient dans l'inquiétude, dans les angoisses les plus douloureuses, qui se demandaient tous les jours comment elles pourraient nourrir et vêtir leurs enfants. Et, encore maintenant, que de privations et d'anxiété dans des milliers de familles qui vivaient autrefois dans l'aisance ! Cette situation regrettable a eu heureusement pour effet de démontrer l'efficacité, la nécessité de l'économie, les avantages du travail des champs, les garanties qu'il offre à ceux qui s'y livrent, et d'amoindrir, sinon de détruire complètement, le préjugé qui empêchait un grand nombre de jeunes filles de chercher les moyens d'aider leurs parents, à faire vivre la famille.

Pendant longtemps on a cru, dans cer-

tains cercles, qu'une jeune fille ne pouvait travailler en dehors de la maison sans décheoir, sans s'exposer à la critique. Pourtant, elles sont heureuses celles qui, grâce aux connaissances pratiques qu'elles avaient acquises, peuvent maintenant, non seulement subvenir à leur entretien, mais encore aider la famille. Elles s'aperçoivent qu'il y a plus de bonheur dans le travail que dans l'oisiveté, dans des rêveries plus ou moins dangereuses. Elles constatent même que, loin de perdre leur prestige en travaillant, elles n'en sont que plus estimées, non seulement par les personnes âgées, mais même par les jeunes gens sérieux et intelligents. Et puis, comme elles sont fières d'elles-mêmes lorsque, le samedi, elles reçoivent et apportent à la maison le produit de leur travail !

Après tout, pourquoi nos jeunes Canadiennes ne feraient-elles pas ce que font les jeunes Américaines et Anglaises appartenant à de bonnes familles, qui se font un devoir et un bonheur de chercher dans le travail une occupation aussi utile qu'agréable, et d'avoir un peu d'argent pour payer leurs dépenses personnelles ou pour faire quelques économies ? Comme elles sont heureuses, après un certain temps, de mon-

trer à leurs parents, à leurs amis, leurs petits livres de banque où sont enregistrées leurs économies !

Il y a des centaines de jeunes filles qui sont à se demander, du matin au soir, ce qu'elles pourraient bien faire pour chasser l'ennui qui les déprime, et qui cherchent des distractions dans des amusements plus ou moins démoralisants, dans les salles de danse, de spectacles, de vues animées, dans des lectures énervantes. L'esprit que le travail n'occupe pas est bien mobile et léger, esclave des rêves et des illusions de l'imagination, et le cœur est alors porté à s'attacher à n'importe qui, à n'importe quoi.

Naturellement, ces remarques s'appliquent aux jeunes garçons comme aux jeunes filles ; mais en général, ils sont bien obligés, bon gré mal gré, de travailler pour vivre, pour faire leur chemin dans le monde, et leurs parents ne leur permettent pas de croupir et de se démoraliser dans l'oisiveté.

Plus la vie devient difficile et dispendieuse, plus le travail, un travail ardu, devient nécessaire, plus les jeunes garçons et les jeunes filles doivent se préparer à faire face aux exigences de l'avenir. Plus aussi ceux et celles qui sont chargés de leur

éducation doivent leur procurer les connaissances qui leur permettront de gagner leur vie et d'aider leurs familles.

Nos éducateurs et nos hommes publics se rendent compte, heureusement, des nécessités de notre temps, et ils font les plus louables efforts pour procurer à nos jeunes garçons et à nos jeunes filles ces connaissances indispensables. Ils comprennent que, dans nos collèges et nos couvents, il est opportun de remplacer certaines connaissances par des études plus adaptées aux besoins de notre temps, aux exigences de notre situation, de nos destinées. Bien entendu, cela ne veut pas dire que l'on doive amoindrir l'excellence de notre enseignement classique, auquel nous devons, dans le clergé, dans la politique, les professions libérales et le monde littéraire, les hommes distingués qui font tant honneur à notre nationalité.

Une réforme sage et raisonnable peut modifier un système sans détruire ce qu'il a de bon, d'utile, de nécessaire.

Qui, par exemple, n'admettra pas que, dans nos écoles, nos couvents de campagnes, l'instruction doit être, avant tout et par-dessus tout, adaptée aux besoins de l'agriculture, de la vie agricole ?

Comme conclusion, je dirai que la crise financière qui sévit depuis quelque temps n'aura pas fait que du mal, si elle inspire à notre population des idées d'économie et de prévoyance, à nos jeunes garçons et à nos jeunes filles, l'amour du travail, à tous nos dévoués éducateurs des réformes salutaires dans l'enseignement, à nos cultivateurs et à leurs fils, la ferme volonté de rester attachés à la terre, et à ceux qui l'ont quittée, la résolution sincère d'y retourner, dans leur propre intérêt et celui de la patrie canadienne-française.



LES VOYAGEURS DE COMMERCE

Un article ayant pour titre « Les voyageurs de commerce », portant la signature de I.-H. Bernier, et publié dernièrement dans l'« Action française » m'a si vivement intéressé que je crois devoir le signaler à l'attention publique.

J'y ai constaté avec plaisir que le voyageur de commerce promet d'exercer une heureuse influence morale et nationale dans notre province. Grâce aux associations qu'il a formées, il comprend que ses relations et son contact quotidien avec toutes les classes de notre population, lui permettent de jouer un rôle utile et bienfaisant. Il ne veut pas se contenter d'être un simple agent de commerce, il veut être un messenger de bonnes pensées, de bons sentiments. Le fameux Gambetta attachait une grande importance à l'influence du voyageur de commerce. Dans un de ses plus éloquents discours, prononcé dans un banquet de voyageurs de commerce, il leur disait qu'ils avaient une mission à remplir et leur recommandait de profiter de leur situation

pour répandre des idées et des sentiments utiles à la France.

M. Bernier parle des moyens employés par certains voyageurs de commerce dans l'intérêt de la langue française et de la moralité publique. Par exemple, ayant remarqué que, dans quelques endroits, les jurons et les blasphèmes étaient déplorables, ils entreprirent d'extirper du champ national ces plantes vénéneuses. Ils eurent le courage de dénoncer avec toute la prudence possible ces outrages à la morale, en faisant appel à tous les bons sentiments de nos gens, en leur démontrant que ces mauvaises paroles non seulement étaient un outrage à Dieu, mais qu'elles leur faisaient perdre le respect et la confiance des hommes au milieu desquels ils vivaient, dans les centres anglais spécialement. Leur intérêt se joignait à la religion et au patriotisme pour les inviter à se corriger.

M. Bernier se réjouit avec raison des résultats déjà obtenus et il en donne des exemples. « Un tel, dit M. Bernier, a guéri tout un atelier de trente hommes en faisant payer un sou d'amende par juron ; l'un de ces hommes lui disait qu'il avait payé, dans les commencements, trente sous par jour, mais que depuis il s'en tirait avec un sou. » Un

voyageur de commerce descendant du train avait un jour demandé un cocher qui ne sacrait pas. Depuis, toutes les fois qu'il revient au même endroit, chaque cocher dit en l'apercevant : « Moi, monsieur, je ne sacre pas ».

N'est-ce pas que voilà de la bonne besogne dont nos voyageurs de commerce ont raison d'être fiers ? N'est-ce pas qu'ils rendent un service inappréciable à la société et à leur nationalité ?

Sir Wilfrid Laurier disait, un jour, que dans les milieux anglais on jugeait les Canadiens-Français par ceux qui y vivaient ou y voyagent, par leur bonne tenue, leur langage et leur conduite. Ce qui précède démontre que non seulement nos voyageurs de commerce donneront de nous une opinion favorable, mais que de plus ils apprendront à nos concitoyens d'origine anglaise à respecter nos compatriotes.

Ceux que l'avenir inquiète sont heureux de voir se former tant d'associations dont le but est d'assurer la protection et le progrès de nos intérêts religieux, patriotiques et sociaux et d'opposer des digues au torrent dévastateur des théories malsaines qui menacent, l'avenir des sociétés.

L'exemple d'énergie morale et nationale

donné par les voyageurs de commerce, mérite d'être signalé et suivi. Il prouve que, dans toutes les classes de notre population, il y a des éléments sur lesquels on peut compter pour assurer à notre province une place honorable en Amérique, pour faire estimer notre nationalité.



LA QUESTION OUVRIÈRE

Tout Canadien-Français qui aime sa province et ses compatriotes, doit être fier des hommages rendus, depuis quelque temps, par nos concitoyens anglais au caractère paisible, aux vertus publiques et privées de notre population, à son respect de l'ordre et de l'autorité; il est heureux de les entendre proclamer que nos ouvriers sont réfractaires aux théories fallacieuses, aux exagérations qui menacent partout la paix du monde.

Des amis de la classe ouvrière disent et répètent que pour l'inciter à continuer à mériter ces éloges flatteurs on devrait la mettre en garde contre des influences néfastes et des exigences exagérées, aussi funestes à leurs intérêts qu'à ceux de la société. La sympathie que j'ai toujours portée à la classe ouvrière, m'a fait croire que je pourrais, sans crainte de l'offenser, lui répéter ce que pensent et disent des hommes qui sont ses amis sincères.

On me permettra de rappeler ce que j'ai

fait, lorsque je représentais la division Est de Montréal dans la Chambre provinciale, afin d'améliorer la situation alors si pénible de l'ouvrier. J'avais constaté que la loi était si dure pour l'ouvrier, pour le journalier, qui ne pouvaient payer leurs dettes, que le créancier pouvait les dépouiller de presque tous leurs meubles et même de leurs outils, de leurs instruments de travail et faire saisir leur salaire tous les mois, les écraser sous le poids des frais de Cour et d'huissier, les rendre incapables de gagner leur vie. Je savais qu'il fallait attribuer, en grande partie, à ce triste état de choses, l'émigration aux États-Unis d'un grand nombre de nos compatriotes. Alors j'entrepris de faire amender la loi de façon à la rendre moins dure, plus humaine, et je fis accepter des amendements qui laissaient au débiteur poursuivi et saisi tous les meubles nécessaires à sa famille, ainsi que les outils par lesquels il gagnait sa vie, et les trois quarts de son salaire. Je fis aussi adopter des amendements qui rendaient moins coûteux et plus expéditif le recouvrement en justice de ses gages. Donc, on doit admettre que mes conseils aux ouvriers ne peuvent être inspirés que par le désir de servir leur intérêt et celui de la société,

d'être utile à mes compatriotes, à la province de Québec.

Que la classe ouvrière ait eu des griefs et ait souffert injustement, autrefois surtout, lorsque l'ouvrier était traité comme un esclave et qu'il ait encore raison de vouloir améliorer sa situation, c'est incontestable. Mais elle doit reconnaître que partout, au Canada comme ailleurs, les hommes publics prêtent une oreille sympathique à ses revendications, et font tout ce qu'ils peuvent pour lui rendre justice sans être injustes pour les autres classes de la société.

Malheureusement, l'Histoire constate que lorsqu'un peuple persécuté est en train d'obtenir les réformes demandées, ses exigences deviennent excessives et que les révolutions éclatent. Y eût-il jamais un roi plus humain, plus favorable aux conquêtes de la liberté politique que Louis XVI, et, pourtant, c'est lui qui fut victime de la vengeance populaire ; je pourrais en dire autant de l'infortuné Nicolas de Russie. De tout temps les hommes ont abusé de leurs pouvoirs.

Les amis des ouvriers craignent qu'ils ne commettent la même erreur, la même injustice, qu'ils ne soient victimes d'ambitieux et de doctrinaires dont le but est de

saper les bases mêmes de la société. Ce qui se passe en Russie, ce qui s'est passé à Winnipeg, les effraie et démontre, encore une fois, que dans tous les mouvements entrepris pour améliorer le sort des hommes, les violents, les méchants finissent par dominer les gens raisonnables et souiller les meilleures causes.

Ils craignent que nos ouvriers si généralement raisonnables, ceux spécialement qui appartiennent à des associations étrangères, se voient eux aussi dominés par les mauvais éléments, par les fauteurs de trouble et ne portent la responsabilité de désordres comme ceux qui, en ce moment, font partout tant de mal.

Les ouvriers doivent pourtant savoir que l'impatience, l'exagération et la violence ruinent les meilleures causes ; ils doivent constater, qu'avec de la patience et de la modération, ils obtiendraient tout ce qu'ils veulent, tout ce qui est juste et raisonnable. Mais ils doivent prendre garde d'effrayer leurs amis, de leur faire croire qu'il est inutile de chercher à les satisfaire.

Des hommes bien pensants disent : « Les ouvriers ne sont pas raisonnables, ils veulent obtenir tout à la fois, sans tenir compte des circonstances et de l'intérêt général de

la société. Par exemple, non contents d'exiger une augmentation de salaire afin de faire face à la cherté des vivres, ils exigent la journée de huit heures, dans un moment où l'on demande, à grands cris, une augmentation de production dans le but de diminuer le coût de la vie. Comment expliquer cette contradiction ? », disent-ils. Que répondre à cette question ?

Je prierais quelque chef ouvrier autorisé de me dire comment on peut répondre à cette objection. Il pourrait en même temps répondre à cette autre question : — Les ouvriers canadiens ne sont-ils pas assez nombreux et n'ont-ils pas des chefs assez capables, pour se protéger, sans se soumettre à des influences qui peuvent, à certain moment, leur faire adopter des mesures nuisibles à nos industries, aux intérêts canadiens ?

Que les Canadiens-Français soient membres d'associations étrangères ou nationales, ils devraient y être représentés par des hommes assez forts et assez sages pour mettre un frein aux doctrines pernicieuses, aux exagérations radicales, pour empêcher les mauvais éléments de prédominer, pour y assurer le triomphe des principes sains, des idées d'ordre, de paix et de conciliation.

L'intérêt et l'honneur de notre province, de notre nationalité et le souci de leur propre intérêt l'exigent.

Un homme éminent me disait, ces jours-ci, que des capitalistes américains voulant établir dans notre province des industries importantes, avaient choisi pour leurs établissements des milieux canadiens-français afin d'y trouver plus de garanties de paix et de bonne volonté. Voilà le résultat d'une bonne réputation.

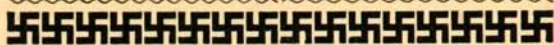
Les ouvriers et les cultivateurs forment les deux classes les plus nombreuses de notre population ; sur eux reposent, en grande partie, la réputation, l'honneur et les intérêts les plus chers de notre province. Ils sont les facteurs les plus puissants de notre avenir religieux, social, national et matériel. Leur mission est grande, honorable, mais grande aussi est leur responsabilité. Plus ils seront puissants, plus ils seront exposés à abuser, comme tous les hommes, de leurs pouvoirs, à prêter l'oreille aux ambitieux, aux intrigants, aux chercheurs de popularité qui voudront exploiter leur influence et leur bonne foi. C'est ici qu'ils doivent chercher leurs inspirations et une direction conforme à nos traditions religieuses, nationales et sociales. Ils doi-

vent, dans leurs revendications, tenir compte des droits et des intérêts de toutes les classes de la société, être justes pour les autres s'ils veulent qu'on le soit pour eux. Ils ont maintenant des chefs sachant écrire et parler, capables de protéger et de défendre leurs droits, de faire connaître leurs griefs, et d'obtenir ce qui est juste, au moyen de bureaux d'arbitrage composés de façon à rendre justice à toutes les parties intéressées, sans avoir recours à la grève. La grève, c'est la guerre, la lutte entre le capital et le travail, lutte fratricide si pleine de périls pour la société, qui fait tant de mal souvent pour si peu de bien.

Pour revenir sur la pensée exprimée plus haut, je me permettrai de dire aux ouvriers et aux cultivateurs : « Vous tenez entre vos mains le sort de l'avenir social de notre province, de notre nationalité ; de votre sagesse, de votre patriotisme dépendent nos destinées et notre influence au Canada ; conservez donc, à tout prix, la réputation dont vous jouissez, en opposant une digue aux flots empoisonnés du radicalisme.

Permettez à ceux qui s'en vont de vous mettre en garde contre les dangers qui menacent la société et cette nationalité cana-

dienne-française qu'ils ont tant aimée et dont, avant de disparaître, ils voudraient voir l'avenir assuré. Permettez-leur de vous indiquer comment vous forcerez les autres races, les autres peuples à la respecter, à admirer même les principes et les sentiments qui l'animent et la dirigent. Ils n'ont pas d'intérêt à vous tromper ; ils n'ont qu'un but, un mobile : votre bien, celui de notre commune patrie.



LES DERNIERS TEMPS

Voilà un sujet lugubre !

Pourtant, il est l'objet des prévisions et des prédictions de gens éminents et sérieux. Il faut dire que de tout temps il a préoccupé l'esprit et l'imagination des hommes. A l'origine même du christianisme, les premiers chrétiens, interprétant erronément les paroles du Christ, croyaient la fin du monde prochaine, et, depuis, à différentes époques, des prophètes l'ont annoncée.

C'est spécialement à l'approche de l'an mille qu'ils exercèrent leur imagination, en proclamant qu'elle aurait lieu le premier jour de cette année tragique. Les populations, effrayées, ne pensaient qu'à se préparer à mourir; elles cessaient de travailler, se dépossédaient de leurs biens au profit de gens moins crédules, envahissaient les églises et les confessionnaux et s'imposaient les pénitences les plus sévères afin d'expier leurs péchés. Le jour fatal arrivé, on ne voyait partout, dans les rues des villes et des villages, sur les places publiques et

jusque sur le sommet des montagnes, que des masses d'hommes, de femmes et d'enfants à genoux, priant, se lamentant, se livrant à toute espèce de mortifications. Lorsque la dernière minute du jour mémorable fut écoulée, un immense soupir de soulagement s'éleva de toutes les régions de l'Europe. Inutile de dire que ceux qui s'étaient dépouillés de leurs biens regrettèrent leur crédulité et promirent de ne plus écouter la voix des faux prophètes.

Le résultat le plus pratique de la frayeur publique fut la conversion d'un grand nombre de pécheurs. L'histoire ne dit pas s'ils persévérèrent dans leurs bonnes résolutions.

Depuis ce temps-là, lorsque le monde était en proie aux guerres les plus sanglantes, aux épidémies les plus funestes, des prédictions du même genre ne manquèrent pas ; il se forma même des sectes ayant pour but d'annoncer aux hommes la fin du monde et de les induire à s'y préparer.

Naturellement, les échecs de tous ces faux prophètes ont rendu le monde sceptique à ce sujet, et on prend plaisir à se moquer de ceux qui tentent de les imiter.

Toutefois, au milieu des guerres et des révolutions qui bouleversent le monde, des

voix prophétiques se font entendre encore et signalent les événements qui doivent précéder les derniers temps. Commentant l'Apocalypse et ses interprètes, des hommes plus ou moins sérieux proclament que les signes prédits sont nombreux et de nature à faire réfléchir les hommes.

J'ai cru devoir résumer ces prophéties et ces signes, afin qu'on puisse constater ce qu'ils contiennent de vrai, de faux ou de vraisemblable. Il est toujours intéressant de connaître les vues et les opinions plus ou moins raisonnables et croyables de ceux que le futur préoccupe plus que le présent. Les mystères ténébreux de l'avenir ont de tout temps poussé les hommes à percer les voiles qui les dérobent à leurs investigations, à exploiter le vaste champ qu'ils offrent à l'imagination, aux suppositions.

Voici maintenant quelques-uns des signes sur lesquels on s'appuie pour prétendre que nous sommes proches des derniers temps :

1° Guerres et révolutions sanglantes dans le monde entier ;

2° Triomphes des théories anarchiques, antisociales et antireligieuses ;

3° Retour des Juifs en Palestine et rétablissement de l'ancien royaume d'Israël.

(Depuis deux ans il se fait un grand mouvement dans cette direction et des sommes d'argent considérables ont été souscrites à cette fin ;)

4° Démembrement de l'Empire turc ;

5° Déchéance de toute autorité dans la famille et dans l'État ;

6° Moyens employés pour tarir les sources de la vie et saper les bases de la famille ;

7° Découvertes et inventions qui permettront de s'élever dans les airs, de voyager dans les voitures sans chevaux, de se faire entendre à de grandes distances ;

8° L'Antéchrist, disent les prophètes, s'élèvera dans les airs pour combattre ses ennemis, il parlera et sa voix sera entendue dans le monde entier et ses statues parleront ;

(On ne pouvait prédire plus clairement l'invention du ballon, de l'aéroplane, de la télégraphie sans fil, du téléphone et du gramophone).

9° Personne ne pourra vendre ni acheter sans porter le signe de la bête ;

(C'est le nom donné à l'Antéchrist par l'Apocalypse, et c'est ce qui se passe, à l'heure qu'il est, en Russie. C'est le système que les Bolchevistes de Winnipeg avaient commencé à mettre en vigueur, il y a

deux ans. Il fallait avoir un certificat des chefs de la révolution pour se procurer des vivres et des marchandises).

10° D'après la prophétie de Malachie, il n'y aurait plus à venir que six ou sept papes.

Il faut avouer que quelques-uns de ces signes pourraient s'appliquer à des époques antérieures, mais plusieurs, et les plus importants, s'appliquent évidemment aux temps présents ou prochains.

Les faux prophètes sont si nombreux, leurs prédictions ont été si souvent dénoncées et ridiculisées qu'on est porté à se moquer de toutes espèces de prophéties ou de prévisions. Cependant, il est incontestable que les prédictions relatives aux guerres et aux révolutions qui devaient ensanglanter la terre dans les premières années du 20^e siècle, sont réalisées, que Sœur Odile a annoncé, voilà quatre siècles, la lutte entre l'Allemagne et la France et le triomphe de celle-ci.

Maintenant, indépendamment de tous ces signes et prophéties, d'après uniquement les prévisions de la raison, ne peut-on pas croire, sans être trop crédule, que si le monde doit finir, la fin doit être assez prochaine ? Est-il absurde de penser que

lorsque l'homme aura tiré de la terre tout ce qu'elle peut donner et que les productions de son cerveau seront à leur apogée, sa mission sera accomplie ? Or, du train qu'il y va, dans soixante ou cent ans, il ne lui restera pas grand'chose à inventer et à produire. Toutes les inventions mères, les découvertes fondamentales ont été faites, tous les principaux secrets de la nature ont été trouvés et appliqués de façon à bouleverser les conditions de l'humanité.

Lucifer a été chassé du Paradis parce qu'il se croyait l'égal de Dieu, et il a fait croire à Adam que s'il mangeait le fruit défendu, il serait aussi savant que Dieu. L'orgueil qui a perdu Lucifer et Adam pourrait bien encore perdre l'homme. Ils ne sont pas rares ceux qui renient Dieu, se moquent de ses commandements et ne croient qu'à la raison. N'est-ce pas la doctrine plus ou moins avouée du bolchevisme russe, de cette politique infernale qui donne une idée des moyens odieux et de la supercherie par lesquels l'Antéchrist séduira les hommes ?

Quand on voit ce que fait Lenine en s'adressant à la cupidité, à tous les mauvais instincts de la nature humaine ; quand on voit des millions d'hommes courbés sous sa

verge de fer ; quand on sait que même en France tant d'ouvriers sont en faveur de cette monstruosité, on peut se faire une idée de ce que pourra accomplir plus tard un homme de génie ayant à son service des forces, des moyens de persuasion, de coercion et de destruction que ne possédaient pas les grands agitateurs d'autrefois.

Dans cinquante ou cent ans, après la réaction monarchique et religieuse, qui, d'après les prophètes, doit suivre l'ère sinistre des guerres et des révolutions que nous traversons, après une période de prospérité et de progrès extraordinaires ; à une époque où les peuples souffriront, celui qui fera appel aux miséreux, aux mécontents, aux bons et aux mauvais instincts de l'humanité, ralliera sous son drapeau les millions d'hommes que le bolchevisme aura enrôlés.

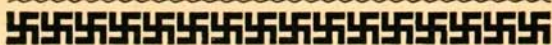
Ce sera la répétition de l'Histoire, mais, cette fois, le grand agitateur qui viendra aura les moyens d'action, les armes que le génie humain aura inventés. Il saura exploiter les abus commis par les riches et les puissants et promettra de les abolir en prêchant le communisme, le partage des biens, l'égalité et la fraternité, et sur les ruines de la société il établira le despotisme le plus révoltant.

A l'exemple des ouvriers que Lenine fait travailler quinze et seize heures par jour, la baïonnette dans les reins, ils seront nombreux ceux qui voudront secouer le joug du tyran, mais ils seront écrasés et regretteront plus tard de l'avoir fait si grand et si puissant.

Voilà les conclusions que l'on peut tirer des prophéties plus ou moins croyables basées sur l'Apocalypse, mais, vraiment, il en est quelques-unes qui s'accordent avec les simples prévisions de la raison, et ce qui se passe maintenant dans le monde rend vraisemblables quelques-uns des faits prédits.

Il n'est pas nécessaire d'être prophète pour prévoir que ces faits seront la conséquence nécessaire de la politique qui tend de plus en plus à remplacer la démocratie raisonnable par la démagogie la plus funeste, à mettre la société à la merci d'une majorité où, comme toujours, les mauvais éléments, l'emporteront pour aboutir au despotisme le plus révoltant.

Quant au reste, quant aux signes précurseurs de la fin du monde, y croira qui voudra ; mais s'il est mauvais de tout croire, il n'est pas bon de ne rien croire.



Mgr PAUL BRUCHÉSI

ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL.

(1919)

Écrire une biographie un peu complète d'un évêque encore vivant n'est pas chose facile. C'est un travail délicat qui demande beaucoup de discrétion. Une louange exagérée d'un prélat qu'on veut honorer, serait déplacée, et une critique trop sévère de ses gestes ou de ses actes pourrait être dommageable au respect et à la confiance dont il convient qu'il jouisse auprès de ses ouailles. Ajoutons que, dans nombre de cas, les raisons d'agir d'un homme public, surtout d'un évêque, ne sont pas à divulguer, ni même faciles à discerner. Il convient donc, en parlant de lui, de se limiter aux généralités de sa vie et, pour tout dire, de se placer comme sur les sommets de sa carrière.

* * *

Tout d'abord, je puis affirmer, sans craindre d'être contredit, que l'Histoire placera

Mgr Bruchési au premier rang parmi les évêques qui ont illustré le Canada, Montréal spécialement.

Mgr Lartigue, le premier évêque de Montréal, était sulpicien. Il avait cet esprit de discipline rigide et ce dévouement sacerdotal profond qui distinguent le plus souvent les membres de cette vénérable communauté à laquelle Montréal doit tant. Homme de talent, à la tenue et à la parole sévères, de principes absolus, très soucieux de son devoir et des intérêts de l'Église, il inspirait surtout le respect.

Mgr Bourget, son successeur, formé à son école, n'était ni moins ferme, ni moins zélé dans l'exercice de ses hautes fonctions. Son visage empreint de douceur, de bonté, de sainteté, et où se reflétaient une piété ardente et une vertu transcendante, lui attira de tout temps la sympathie et l'admiration de tous. Montréal doit à sa charité et à son zèle apostolique les institutions les plus utiles, les plus bienfaisantes.

Mgr Fabre, qui succéda à Mgr Bourget, appartenait à l'une des familles les plus estimées de Montréal. Son père, Raymond Fabre, fut l'ami intime de Louis-Joseph Papineau, l'un des patriotes les plus dévoués de 1837. Son frère, Hector Fabre,

était l'un des esprits les plus brillants de sa génération. L'une de ses sœurs épousa sir George-Étienne Cartier. Mgr Fabre se fit spécialement remarquer par l'aménité de son caractère et par son dévouement à la jeunesse, par son urbanité et par sa parole facile et agréable.

Mgr Bruchési, le quatrième évêque de Montréal, et son deuxième archevêque, l'emporte, il me semble, sous plus d'un rapport, sur ses prédécesseurs. De fortes études classiques et théologiques ont développé, chez lui, les aptitudes naturelles et la mentalité de premier ordre qui le caractérisent. Elles ont donné à sa parole comme à ses écrits une clarté, une correction et une force incontestables. Ajoutons à cela que l'actuel archevêque de Montréal a beaucoup de clairvoyance et de savoir-faire, de concdescendance et de charme dans ses relations sociales, qu'il possède un esprit avisé et fin, que son patriotisme est éclairé et sa charité très active. C'est plus qu'il n'en faut pour faire comprendre les raisons de la popularité et de l'estime dont il jouit.

Quelqu'un lui a dit un jour que, s'il avait jugé à propos d'embrasser la carrière du droit, il s'y serait distingué, qu'il aurait brillé dans le domaine politique et aurait eu

une bonne chance de devenir premier ministre de la province de Québec. Cela l'amusa beaucoup, et il se contenta de dire en souriant qu'il était satisfait de son sort. On serait content à moins.

Le sens diplomatique, qu'il a dû hériter de ses ancêtres italiens, lui permet de tourner discrètement bien des difficultés, de régler bien des questions épineuses, de faire respecter les principes sans blesser les personnes. Pourtant, il ne manque pas de tempérament et il a dû, plus d'une fois, refouler le sang chaud qui l'anime. Une raison froide et une volonté énergique le rendent toujours, quand même, maître de ses paroles et de ses actes.

Il n'est pas grand de taille. Mais un corps droit, élégant, surmonté d'une jolie tête, des traits réguliers, une physionomie très expressive lui font un extérieur attrayant. Lorsque, revêtu des habits pontificaux, mitre en tête et crosse en mains, il officie, il a toute la dignité qui convient. Dans les réunions sociales, il sait se rendre aimable. Sa conversation est sérieuse, instructive, piquante, enjouée même et assaisonnée de plaisanterie de bon aloi.

Ses sermons, ses discours et ses lettres pastorales dénotent un esprit solide, métho-

dique, une raison calme et une haute culture intellectuelle. Qu'il parle ou qu'il écrive, son langage est correct, concis, ferme, élégant et d'une grande clarté. Sa voix, bien timbrée, est agréable et met de l'onction dans sa parole ou dans son chant.

Appelé à parler presque tous les jours, il n'est jamais pris au dépourvu. Toujours et partout, il exprime la pensée et le sentiment qui conviennent aux circonstances, à l'auditoire. La plupart du temps il improvise, il parle sous l'inspiration du moment, sans effort, sans énervement, toujours avec élégance et distinction.

Défenseur intrépide des principes de la religion et de la morale, il sait cependant les interpréter libéralement, charitablement. Il tient compte des exigences sociales et de la faiblesse humaine. Il n'aime pas à sévir, il aime mieux pardonner. Sa bonté envers certains hommes, qui lui avaient causé des ennuis sérieux, en fournit des exemples frappants. Je connais un cas où celui qui fut l'objet de ses faveurs eut de la peine à se les expliquer. Aussi, la libre-pensée finit-elle par faire place, chez cet homme, à un haut sentiment de respect pour une religion qui pouvait inspirer de pareils sentiments. Abandonné des amis nombreux que son

esprit caustique avait charmés, il trouva chez Mgr Bruchési un dévouement amical qui le toucha profondément et l'amena à de salutaires réflexions.

Mgr Bruchési a 64 ans et on lui en donnerait à peine 40. Quarante années de sacerdoce, cinquante années d'études classiques, historiques et littéraires n'ont pas réussi à le vieillir. Il a conservé toute la fraîcheur physique et intellectuelle de la jeunesse. Les griffes de la vieillesse n'ont pas encore osé l'égratigner ! C'est un exemple frappant de la solidité de la théorie de ces hygiénistes qui prétendent qu'avec une bonne constitution et une vie réglée, fécondée par le travail, un homme peut conserver sa vitalité jusqu'à 80 ans au moins.



Depuis vingt siècles, l'épiscopat catholique a été la lumière du monde, le pilier de la civilisation et de l'ordre social. On trouve partout, dans tous les pays, des monuments attestant sa charité, son dévouement aux œuvres sociales. Sans doute, il peut y avoir des exceptions. Les abus d'autorité sont de tous les temps et tout être humain est faillible et porté

spécialement à abuser de son pouvoir. Mais existe-t-il un corps public, social ou religieux, qui ait donné au monde autant d'hommes vertueux et utiles, autant de bienfaiteurs de l'humanité, que l'épiscopat catholique ? Qui peut lire, sans émotion et sans admiration, l'histoire des Chrysostôme, des Ambroise, des Athanase, des Basile, des Bossuet, des Fénelon, de tous ces grands évêques de France en particulier, qui ont tant fait pour l'honneur et le bonheur de leur patrie ?

L'épiscopat canadien n'a pas moins de mérite et ses œuvres ne sont pas moins admirables. Nos évêques et nos prêtres méritent la confiance et la reconnaissance publiques. Bien qu'ils ne m'aient pas épargné, à une certaine époque, parce que j'avais voulu démontrer que leur intervention religieuse dans la politique mettait en danger leur prestige et leur autorité, l'aigreur que j'ai pu en éprouver ne m'a jamais empêché de leur rendre justice et de proclamer hautement que notre clergé a été et est encore le facteur le plus puissant de notre conservation morale et nationale.

Après les outrages dont nous avons été les victimes encore récemment, qui donc,

parmi nous, n'a pas été heureux de lire dans des journaux comme *La Gazette* et *Le Star* que la population canadienne-française se distinguait par ses principes d'ordre, son respect de l'autorité, ses mœurs douces et paisibles, son dédain des théories malsaines et dangereuses qui envahissent le monde, et surtout qu'elle devait cela aux enseignements de son clergé? Rien de plus vrai !

On a pu dire avec raison que, sous certains rapports, nos gens sont moins avancés que leurs concitoyens d'origine anglo-saxonne, qu'ils n'ont pas reçu l'instruction qui leur aurait permis de figurer avantageusement dans le domaine industriel, commercial et agricole. Mais le clergé, après la conquête, a eu la bonne idée de pourvoir à nos besoins les plus pressants en nous donnant des prêtres, des avocats, des médecins, ainsi que des hommes publics, qui, devant les tribunaux comme dans le Parlement, ont su faire triompher nos droits les plus sacrés. L'histoire ne pourra jamais trop reconnaître la grandeur des sacrifices que le clergé s'est imposés pour nous rendre ce service inappréciable. Mais autre temps, autres besoins ! Notre clergé s'en rend compte et il fait les plus louables efforts pour adapter son enseignement à nos nouveaux be-

soins, pour aider le gouvernement à faire sa part dans cette oeuvre patriotique.

Mgr Bruchési donne l'exemple. Il favorise et active le mouvement destiné à améliorer dans nos collèges et nos couvents notre système d'instruction, à le moderniser sans amoindrir l'efficacité des études qui n'ont pas cessé d'être ce qu'il y a de mieux pour développer et enrichir l'esprit humain. Il ne faut jamais oublier en effet, que c'est à l'étude des classiques que nous devons les orateurs et les écrivains les plus éminents de notre monde politique, ecclésiastique et professionnel.

Les développements du commerce et de l'industrie, l'exploitation à outrance des sources de la richesse ont révolutionner le monde et rendu nécessaires les connaissances spéciales que donne, par exemple, l'enseignement technique. Aux gouvernements incombe spécialement la tâche de procurer cet enseignement à notre population avec le concours de notre clergé. Ce concours on le trouve, chez Mgr Bruchési, toutes les fois qu'il s'agit de projets favorables aux intérêts religieux, moraux et patriotiques de notre population, et toujours de façon à respecter les sentiments de nos concitoyens d'origine anglo-saxonne et de religion dif-

férente. Les journaux anglais ont plus d'une fois rendu hommage à sa largeur de vues, à son esprit de conciliation, à son caractère sympathique.

Il est étonnant de voir comment, sans fatigue apparente, notre archevêque remplit les devoirs onéreux de sa charge et se prête à toutes les sollicitations pour le succès d'œuvres littéraires, scolaires et patriotiques. Son esprit perspicace, vif et droit, lui permet de travailler vite et sûrement, de voir promptement les côtés vrais ou faux d'une question.

Sa bienveillance est inépuisable. L'esprit ouvert à toutes les opinions, à toutes les suggestions qui peuvent l'aider à faire ce que les intérêts de la religion et de la société demandent, il écoute, se renseigne et se tient au courant de toutes les questions qui agitent la société et réclament l'attention et le soin de ceux qui la dirigent. Il sait s'entourer d'hommes capables, de prêtres de talent, qui font honneur à sa maison archiépiscopale. Il se plaît d'ailleurs à susciter partout une noble émulation. Afin, par exemple, d'engager les jeunes prêtres de son diocèse à cultiver leurs aptitudes oratoires, à se nourrir de fortes études, il en invite quelques-uns, tous les ans, à venir

BIBLIOTHEQUE
309.02-1143

prêcher dans sa cathédrale. C'est une excellente initiative qui ne peut que produire d'heureux résultats.

Il n'écoute pas uniquement le son des cloches de son palais; il prête l'oreille aux voix qui viennent du dehors. Il ne croit pas que l'exercice et le prestige de l'autorité dispensent un chef de raisonner et de discuter. Et cela lui permet le plus souvent de faire accepter ses vues, tout en tenant compte des opinions raisonnables des hommes de valeur. Il comprend qu'à notre époque, en dehors des dogmes et des croyances nécessaires, les hommes n'acceptent rien de prime abord et sans examen, qu'ils veulent être convaincus par des raisonnements et non pas conduits par la rigueur.

Dans l'ordre religieux comme dans l'ordre politique, de nos jours, le gouvernement des hommes devient de plus en plus difficile et demande de plus en plus de tact et de sagesse. Mais l'Église avec ses dogmes et sa discipline sera toujours mieux que personne en état de faire respecter son autorité et capable de résister aux envahissements des théories malsaines et des doctrines fallacieuses. Faire aimer la religion, démontrer qu'elle seule pourra avant longtemps offrir aux peuples affolés la paix et le

salut, devient de jour en jour plus nécessaire. Le monde entre dans une ère vraiment inquiétante de bouleversements et d'anarchie. Au milieu des tempêtes et des ténèbres, il tournera de plus en plus, je le crois, ses regards vers cette lumière du Vatican qui guide la barque de saint Pierre. Et l'Église continuera à remplir sa glorieuse mission en rappelant les principes d'ordre, de paix et de charité aux riches comme aux pauvres, en enseignant leurs devoirs aux grands comme aux petits, et mettant un frein aux passions, aux appétits et aux ambitions des uns et des autres. La faire aimer et respecter, la rendre populaire, démontrer que, tout en restant inébranlable sur le roc des principes fondamentaux de la religion et de la société, elle n'est pas hostile aux progrès, aux réformes raisonnables, aux conquêtes de la liberté bien comprise, voilà l'œuvre qui s'impose de plus en plus aux penseurs chrétiens. C'est l'orientation donnée par Mgr Bruchési à son épiscopat.

* * *

Mgr l'archevêque de Montréal est né d'une famille éminemment chrétienne. Il a grandi dans une atmosphère de vertu, de

piété et de charité où se sont naturellement développés ses bons instincts. Son père était un chrétien exemplaire, un croyant dont la conduite et les actes démontraient la sincérité, qui pratiquait toutes les vertus, surtout la charité. Il employait les loisirs que son commerce lui laissait à fréquenter l'église et les familles pauvres et se faisait un devoir et un plaisir d'y conduire ses enfants.

Mgr Bruchési racontait un jour — c'était au 60^e anniversaire de sa naissance — que lorsqu'il était enfant son père et sa mère l'emmenaient visiter les pauvres pour leur distribuer du pain et du bois. Ce délicat souvenir d'une enfance si chrétienne inspira les strophes suivantes à M. Bourbeau-Rainville, dont la mort, il y a deux ans, provoqua tant de regrets dans le monde des lettres :

Un bon père, tenant son enfant par la main,
Le conduisait jadis aux maisons indigentes,
Pour y distribuer et du bois et du pain,
Et la pitié si douce aux âmes défaillantes.

[chain,
Le vrai chemin du ciel, c'est l'amour du pro-
[lantes
Et les pleurs détournés des paupières brû-

[antes,
Font comme une rosée aux vertus, fleurs ri-
Écloses dans le cœur ainsi qu'en un jardin.

Qui dira d'où l'enfant reçut plus de lumière,
Des livres ou des yeux du pauvre en sa chau-
[mière ?
Le tout fit mûrir l'âme et l'enfant s'instruisit.

Le Christ paya par l'hostie idéale.
Et Dieu, le bois donné, par la croix pectorale.
Voilà vos soixante ans, Monseigneur Bruchési !

La sympathie qui unissait ce père et ce fils était vraiment touchante. Inutile de dire que M. Bruchési fut heureux de constater chez son fils les sentiments de piété et de charité qui l'animaient lui-même, et qu'il le fut plus encore de le voir embrasser l'état ecclésiastique. Son émotion fut intense lorsqu'il le vit monter à l'autel pour la première fois. Qu'on en juge par ces belles paroles, qu'il lui écrivait au lendemain de son sacerdoce :

« C'en est donc fait, mon cher fils, te voilà prêtre pour toujours ? — Sacerdos in æternum — Je puis dire maintenant que j'ai un fils qui est le ministre de Dieu, qui

chaque jour montera à l'autel, offrira le saint sacrifice de la messe pour ma conservation et, après ma mort, l'offrira pour le repos de mon âme. Je serai alors bien loin de toi. Qui sait où je serai placé ? — Ce que je dis de moi, je puis le dire des autres membres de la famille, de tes deux frères, de ta belle-sœur et de ta petite sœur. Ceux-ci jouiront plus longtemps que moi de ta présence. Quelques-uns d'entre eux te fermeront peut-être les yeux. Ce qui me console, c'est que, lorsque je ne serai plus, tu seras toi, l'aîné de la famille, le berger de mon petit troupeau, ce petit troupeau si cher à mon cœur. »

N'est-ce pas que ce sont là de beaux sentiments, et qui sont fort bien exprimés ? — Écoutons maintenant le fils pleurant la mort de ce père tant aimé :

« O le meilleur et le plus dévoué des amis qui me furent donnés sur la terre, mon père, mon tendre père, du haut du ciel, où tu vis maintenant, aie pitié des orphelins qui te pleurent et te regardent. Tu sais de quelle douleur et de quel amour ils entourèrent ta tombe. Tu sais que ton souvenir ne les quitte jamais. Tu les vois, tu les entends, tu connais leurs besoins

et leurs peines. Intercède pour eux auprès du Tout-Puissant, sois leur protecteur et leur conseiller, et bénis-les aujourd'hui, comme tu les bénissais autrefois. »

Cet esprit de charité puisé parmi les siens, Mgr Bruchési ne s'est pas borné à le manifester par des paroles éloquentes, il en a donné des preuves éclatantes par des actes, par des œuvres, comme celle, par exemple, des Incurables. Sa charité s'est apitoyée sur cette catégorie d'infortunés, devenus à charge à eux-mêmes et aux autres, affligés d'infirmités, de maladies cruelles, inguérissables, et dont la vie est un supplice et il a fondé l'Hôpital des Incurables. C'est là une des institutions les plus bienfaisantes de Montréal. Des centaines de malheureux y trouvent les soins les plus attentifs, les dévouements les plus complets et, par conséquent, les consolations les plus réconfortantes. L'Hôpital Sainte-Justine, où les enfants pauvres sont soignés pour l'amour de Dieu, et l'Institut Bruchési, où l'on reçoit les tuberculeux, deux autres œuvres auxquelles Monseigneur a donné le plus actif patronage, attestent encore de son grand désir de soulager toutes les misères humaines. Il s'in-

téresse à ces institutions, les visite et les encourage et, avec l'aide de bienfaiteurs zélés, leur procure les fonds dont elles ont besoin pour vivre et poursuivre leur œuvre magnifique.



Le patriotisme qui anime l'archevêque de Montréal et son désir ardent de contribuer au progrès des Canadiens-français, d'accroître leur influence et leur prestige, devaient naturellement l'amener à s'occuper de l'instruction publique. Professeur et vicedirecteur à Laval pendant plusieurs années, président du bureau des Écoles catholiques de Montréal en 1892-93, supérieur ecclésiastique des Sœurs de Sainte-Anne à Lachine, chapelain de plusieurs communautés, il a eu l'occasion d'étudier notre système d'instruction et d'en connaître les mérites et les faiblesses. Le collège de Saint-Jean, dont il a été le fondateur et où 300 élèves reçoivent à leur choix l'instruction classique ou l'enseignement industriel et technique, démontre qu'il est bien au courant des besoins de notre société.



La question ouvrière devait être aussi nécessairement l'objet de ses études. Il ne pouvait manquer de s'intéresser au sort des travailleurs, d'être sympathique à tous les projets destinés à améliorer leur condition. Cependant les doctrines fallacieuses de plusieurs de leurs chefs, leurs affiliations dangereuses et leurs réclamations parfois exagérées l'inquiètent. Il craint que des influences néfastes ne les poussent dans des voies funestes à la société. Aussi, ne laisse-t-il jamais passer l'occasion de les mettre sur leurs gardes, de leur rappeler les enseignements si sages de l'Église concernant leurs droits et leurs devoirs. C'est sous l'empire de cette pensée que, tous les ans, il demande aux ouvriers de se réunir, la veille de la fête du travail, dans l'église Notre-Dame, pour entendre prêcher les grandes vérités qui devraient assurer la paix et l'harmonie entre le travail et le capital.

Comment éviter les désastres que le conflit entre ces deux grandes puissances déchaînent sur le monde ? En 1903, dans une lettre pastorale sur la question ouvrière, Mgr Bruchési disait :

« Les travailleurs non moins que les capitalistes ont des droits imprescriptibles. L'Église reconnaît ces droits et les sanctionne de toute son autorité. Sans oublier de rendre justice pleine et entière aux riches, elle sera toujours prête à l'avenir comme dans le passé, à défendre les privilèges du pauvre contre toute atteinte illégitime. Mais les ouvriers à l'égal des patrons ont aussi des pouvoirs à remplir. Aux uns et aux autres l'Église prêche l'accomplissement de leurs devoirs. »

Le 31 août dernier (1919), veille de la fête civile du travail, à l'église Notre-Dame, devant un auditoire composé de milliers d'ouvriers, Mgr Bruchési prit la parole. M. l'abbé Auclair, dont la parole et la plume sont si justement appréciées, a fait de la péroraison de son discours le résumé qui suit :

« Monseigneur remercia les ouvriers d'avoir, en aussi grand nombre, répondu à son appel et manifesta son inquiétude sur ce qui allait se passer quand la fête du travail serait finie. — Le travail continuera-t-il ? — « Les journaux, disait-il, ont annoncé comme un fait certain la grève de 15,000 ouvriers. Qui l'a commandée, cette grève, et pourquoi ? L'a-t-on faite avec raison ? Avait-on l'autorité pour cela ?

Certes, les ouvriers ont droit de présenter leurs réclamations, parce qu'ils ont droit à la justice comme tous les hommes. Mais qu'on se garde de la passion et de la convoitise ! En certains cas, la grève peut devenir la seule solution possible d'un conflit, mais ces cas devraient être rares. Au fond la grève c'est la lutte des classes, c'est la guerre. Elle aigrit les cœurs, elle paralyse l'activité, elle engendre bien des désordres et bien des misères. Nous venons d'avoir une guerre mondiale, et elle a été terrible. Mais on a dû en venir au traité de paix. Pourquoi faut-il toujours passer par la guerre avant d'avoir la paix ? Pourquoi n'y aurait-il pas moyen de s'entendre avant de se combattre ? Trois fois, dans ma vie d'évêque, j'ai agi comme arbitre dans des conflits considérables, et j'ai eu la consolation, chaque fois, d'aider les ouvriers. Que ne recourt-on plus souvent à l'arbitrage ? Prenons garde aux fauteurs de grèves que sont parfois certains agitateurs venus de l'étranger. Je tremble, j'ai peur ! L'Église est pourtant l'amie de tous. Que ne vient-on à elle ! » Monseigneur termina son éloquente allocution en conseillant aux ouvriers d'être toujours de ceux qui veulent, quand c'est possible, régler les conflits et éviter les grèves et les guerres. Son vœu, c'est que tous, patrons et ouvriers, comprennent leurs devoirs, c'est que tous, ouvriers

et patrons, voient leurs droits reconnus et respectés par tous. »

Voilà bien les sentiments de justice qui doivent diriger les relations entre patrons et ouvriers. Les capitalistes devraient comprendre que le travailleur ne consentira pas à vivre misérablement alors qu'ils édifient, eux, des fortunes exorbitantes; que Lazare ne se contentera plus des miettes de pain tombées de la table du mauvais riche. D'un autre côté, les ouvriers ne devraient pas ignorer que la ruine des capitalistes serait leur ruine et qu'ils perdraient dans l'exagération et la violence les sympathies dont ils ont besoin pour assurer le succès de leurs justes revendications. Ils auraient bien tort de croire et de dire que ces sympathies leur manquent dans le monde ecclésiastique et dans la classe des professions libérales, parce qu'on croit devoir différer d'opinion avec eux dans les moyens les plus propres à favoriser leurs intérêts. Par exemple, leurs récriminations contre les avocats ne sont-elles pas injustes ? A qui doivent-ils les réformes que les Parlements, en Angleterre comme au Canada, ont adoptées pour améliorer leur sort ? A qui l'ouvrier doit-il les lois qui, ici dans Québec, de-

puis plus de trente ans, protègent ses meubles, ses gages et ses instruments de travail ?

* * *

J'ai parlé du talent d'écrivain et d'orateur de Mgr Bruchési, de la facilité avec laquelle il manie la plume et la parole. Depuis le jour où, devenu prêtre, il écrivait sous le pseudonyme de Louis des Lys et rédigeait la *Semaine Religieuse*, il n'a pas cessé d'écrire et de parler. Ses lettres pastorales, ses sermons et ses discours formeraient plusieurs volumes. Quelques extraits suffiront à justifier ce que j'ai dit de la hauteur de ses pensées, de la noblesse et de l'élévation de ses sentiments, de l'élégance, de la correction et de la clarté de son style.

Voici comment il exprimait ses sentiments de reconnaissance envers un saint prêtre qui, au séminaire de Montréal, l'avait aimé et protégé :

« Ne crains pas que je t'oublie, ô noble et sainte amitié, proclamée par Dieu même un remède de vie et d'immortalité. Je te dois de trop beaux jours. Dès l'aurore de ma vie, tu

daignas me sourire et me tendre la main, et, depuis cet heureux moment, nous n'avons cessé de marcher ensemble. Sous les traits d'un saint prêtre, tu m'as dirigé, conseillé, repris avec douceur. Oh ! qu'il y avait d'onction et de persuasive tendresse dans chacune de tes paroles, et comme tu savais toujours être victorieuse, toi qui pourtant ne commandais jamais. — J'ai vécu loin de ma patrie, tu ne m'as pas quitté. De mes joies et de mes épreuves, tu fis tes épreuves et tes joies. Tu fus une lumière au milieu de mes doutes, un encouragement dans mes luttes, une force aux heures de l'abattement, et quand tu me vis désolé, priant auprès d'un cercueil, alors, tendre amitié, tu versas sur mes plaies saignantes un baume salubre et tu pleuras avec moi ».

Prêtons maintenant l'oreille aux accents patriotiques qu'il faisait entendre, quand, après trois années d'études dans la ville éternelle, il revenait, prêtre, au pays natal :

« Je connais ces pays tant vantés où les myrtes fleurissent, où l'oiseau est plus léger et la brise plus douce ; j'ai passé des jours tranquilles sur cette plage où la mer de Sorrente déroule ses flots bleus au pied de l'oranger ; j'ai vu Gênes la superbe et la radieuse Florence et Venise,

la reine de l'Adriatique plus d'une fois ; j'ai contemplé la belle Naples, tout étincelante des feux du soleil couchant ; j'ai vogué sur les ondes azurées du lac de Genève ; notre douce France m'a charmé ; mes pas ont foulé le sol béni de Rome, et j'en ai tressailli d'un indicible bonheur... Mais tous ces grandioses spectacles, tous ces immortels souvenirs, toute cette poésie sublime, toute cette nature enchanteresse, ce n'était pas toi, ô ma patrie ! et je n'ai pas cessé un seul instant de te garder la première place dans mon enthousiasme et dans mon admiration. »

Lors de sa consécration épiscopale, répondant à l'adresse de la Société Saint-Jean-Baptiste, il disait :

« Je ne vous suis pas étranger ; c'est au milieu de vous que je suis né, à quelques pas seulement de cette majestueuse cathédrale, dont, petit enfant, j'ai vu poser et bénir la première pierre ; j'ai grandi sous vos yeux, et, plus tard, devenu prêtre, je me suis vu confier par mon évêque les intérêts de l'âme d'un grand nombre de vos écoles, de vos paroisses, de plusieurs de vos associations ouvrières ; je vous appartiens par les liens les plus forts et, si je deviens aujourd'hui le chef du peuple, je ne puis oublier que j'en ai été l'enfant. — Tout mon dévouement vous est

donc acquis, et, s'il est une pensée capable de me réjouir, c'est qu'il me sera donné de faire pour vous à l'avenir plus que je n'ai fait jusqu'à ce jour. Vous me parlez de l'éducation, c'est la question qui préoccupe à bon droit tous les esprits. La foi de notre race, l'avenir de vos fils et de notre pays en dépendent. Que l'éducation soit toujours sur notre sol, telle que la veut l'Église chrétienne, catholique, complète et répondant à toutes les légitimes exigences de notre temps...

Puis, après avoir parlé des sacrifices faits par le clergé pour l'éducation de notre peuple, il ajoutait :

« Aidez-le à poursuivre et à compléter son œuvre. Croyez-le, il n'a point peur du vrai progrès, il le désire comme vous et jamais vous ne le verrez reculer devant les sacrifices ou les réformes utiles, quand l'avancement de la science et le bien de la patrie le demanderont. J'en prends à témoin tous ces prélats qui m'environnent, mes pères admirés hier, mes illustres frères maintenant, et dont je vais désormais partager les sollicitudes et les labeurs. — Prêtres et laïques, soyons étroitement unis ! Pour Dieu et la patrie, ne formons qu'un cœur et qu'une âme : *« cor unum et anima una ! »*

Comme Monseigneur avait raison de dire que prêtres et laïques doivent s'unir afin de procurer à notre population l'éducation dont elle a besoin pour accomplir ses destinées, une éducation aussi moderne que possible mais à base religieuse. Plus je vieillis, plus je constate que l'éducation de nos enfants doit être aussi chrétienne que progressive, qu'à l'école comme dans la famille on doit leur inculquer les principes religieux qui dirigeront, au cours de la vie, leur conscience et inspireront leurs actes privés et publics. Plus que jamais, l'homme doit apprendre, dès son bas âge, qu'il n'a pas été mis sur la terre rien que pour s'enrichir, vivre dans le luxe et satisfaire ses appétits personnels. Plus que jamais, il doit recevoir une éducation qui lui permettra de résister aux séductions de la fortune et des théories antisociales et antireligieuses qui menacent le monde.

*
* * *

Dans les séances du célèbre congrès eucharistique tenu à Londres en 1908, Mgr Bruchési eut plusieurs fois l'occasion de faire admirer son éloquence et de démontrer la correction du parler français au Canada. Il fit honneur à l'épiscopat cana-

dien, à la nationalité dont il était le digne représentant. Le 10 septembre spécialement, à la plus solennelle des séances du congrès, devant un auditoire composé des sommités religieuses du monde entier, il fit un discours qui produisit une très vive impression.

« Le Canada, disait-il, jadis terre française, aujourd'hui colonie britannique, fidèle au Christ et loyal au roi, est heureux de joindre sa voix, en cette circonstance solennelle, à celle de l'Australie et de la France. »

Après avoir dit que le congrès était « la nouvelle prise de possession par le divin roi de son royaume toujours aimé, de l'ancienne île des saints, et que celui qui depuis si longtemps n'était sorti dans les rues que dissimulé sous les vêtements du prêtre serait glorieusement porté sous le dais comme aux temps bénis où l'on ne connaissait sur ces rivages qu'un même credo », il ajoutait :

« Vraiment, avoir sa place dans ce cortège, c'est plus que du bonheur, c'est une grâce. Les fleurs, dit-on, arrivent avec profusion d'Angleterre et de France, d'Irlande et d'Écosse, des

châteaux des riches et des maisons du peuple, elles orneront les édifices, elles joncheront le sol et combien, parmi elles, sont chargées de messages d'amour et de foi ! Ah ! que ne nous diriez-vous pas surtout, vous, fleurs de France. si vous pouviez parler ? Seigneur, c'est bien vous qui serez là ! Comme autrefois dans la Judée, guérissez, éclairez, consolez, fortifiez sur votre passage ceux qui ont besoin de lumière, de courage et de paix. »

Et afin de rendre agréable à son distingué auditoire le projet qu'il nourrissait d'avoir, à Montréal, l'un des prochains congrès eucharistiques, il ajoutait :

« Si la terre canadienne est encore une terre chrétienne et catholique dans toute la force du mot, c'est qu'elle est une terre eucharistique ! A ce titre, elle a, ce me semble, le droit de solliciter l'honneur insigne d'un de vos prochains congrès, et je prédis un immense triomphe à notre bien-aimé Sauveur sur les bords du Saint-Laurent. Je parle de la vieille province de Québec et ce n'est pas ici le moment ni le lieu de décrire en détail la dévotion de ses habitants pour l'auguste sacrement de nos autels. »

A première vue, ce projet paraissait téméraire, en tout cas difficile d'exécution.

Après les splendeurs et les cérémonies grandioses qui avaient marqué les congrès de Londres et de Cologne, comment espérer que Montréal pourrait sans danger subir la comparaison? L'archevêque Buchési fit tant et si bien, il fut si convaincant, il se montra si résolu et si confiant, qu'il finit par l'emporter.

A peine de retour au Canada, il se mit à l'œuvre et déploya, pendant deux ans, une énergie et une activité inlassable pour assurer le succès de son projet. Et quel succès ce fut ! Ceux qui en ont été les heureux témoins ne l'oublieront jamais. Pendant une semaine, ce fut une série de fêtes, de cérémonies, de réunions, de manifestations grandioses, un déploiement d'éloquence incomparable, le tout couronné par une procession qui, pendant six heures, défila dans nos rues décorées avec magnificence, au milieu des acclamations de 500,000 âmes. On y vit figurer plusieurs cardinaux, des centaines d'archevêques, d'évêques, de prêtres, de grands citoyens venus de presque tous les pays catholiques du monde et, dominant cette phalange auguste, le cardinal Vannutelli, légat du pape. On n'avait jamais vu et on ne verra peut-être plus ja-

mais au Canada pareille manifestation du sentiment chrétien.

Mgr Bruchési ne s'épargna pas pendant ces jours glorieux. Il fut sur pieds jour et nuit, et déploya une activité, une vigueur mentale et physique étonnantes. Toutes les fois qu'il fut appelé à prendre la parole, il le fit de façon à faire dire à d'illustres personnages : « Comme il sait toujours dire ce qu'il faut ! »

Lorsque le congrès eucharistique eut pris fin dans une apothéose de gloire, Mgr Bruchési dut se reposer avec la satisfaction d'avoir accompli une grande œuvre. Elle a, en effet, puissamment contribué à faire connaître dans le monde entier la catholique province de Québec. Ce congrès acheva de démontrer que si Mgr Bruchési sait parler il sait aussi agir, organiser et administrer, et que, aux dons brillants de l'écrivain et de l'orateur, il joint les fortes qualités de l'homme d'action.



Pour donner à Mgr Bruchési complète justice, pour rendre, veux-je dire, aux beaux sentiments et aux belles pensées qu'il n'a pas cessé d'exprimer depuis quarante

ans, l'hommage qu'ils méritent, il faudrait un volume considérable contenant la plus grande partie de qu'il a écrit et dit. Ce volume se fera sans doute. On y lira, avec le plus grand intérêt, des sermons et des discours, dont la forme et le fond sont vraiment remarquables, entre autres ceux qu'il prononça au sacre de son digne ami, Mgr Emard, aux funérailles de Mgr Laflèche et du premier ministre Marchand, au service funèbre (à Montréal) du général de Charette, aux congrès de Londres et de Madrid. Il ne faudra pas oublier, en particulier, la superbe improvisation qu'il prononça, l'an dernier, dans sa cathédrale, pour saluer la fameuse *Légion Étrangère* de France, de passage au Canada.

J'ai dit que Mgr Bruchési était un homme d'action. On se rend difficilement compte de l'activité physique et intellectuelle requise pour administrer un diocèse où mille prêtres et des centaines de communautés, de collèges, de couvents, d'écoles et d'institutions religieuses et nationales réclament, du chef, sa direction, ses conseils et ses services. Il a eu, il est vrai, pour l'aider, des évêques auxiliaires de grand zèle et de haute valeur, comme Mgr Racicot et Mgr Gauthier. Mais, naturellement, la grosse

part de la responsabilité et du fardeau pèse sur ses épaules.

Mgr Bruchési eut pour collègues au séminaire d'Issy à Paris et aussi au séminaire français à Rome, des hommes de talent qui sont devenus des cardinaux, des archevêques ou des évêques, et qui se font une joie de l'honorer au cours de ses voyages en Europe. Sa Sainteté Benoit XV, qui fut ordonné prêtre le même jour et dans la même église du Latran que Monseigneur, lui porte une estime particulière et lui en a donné plus d'une preuve, lors de son dernier voyage dans la ville éternelle.

Le fait est que l'éminent archevêque de Montréal a gravi rapidement les degrés de la hiérarchie ecclésiastique et que, pour arriver au sommet, il ne lui en reste plus qu'un, croyons-nous, à atteindre. On a plus d'une fois prédit qu'il l'atteindrait et qu'il figurerait bientôt au rang des princes de l'Église. Dieu le veuille !

* * *

M'étant efforcé depuis quarante ans de faire connaître à mes compatriotes les hommes dont la vie, au Canada, a été bonne et utile à la religion et à la patrie, il m'a semblé

qu'il me convenait de parler aujourd'hui du très distingué prélat qui jette tant d'éclat sur l'épiscopat canadien et sur le siège de Montréal. Cette biographie peut être bien incomplète, elle est écrite, je l'affirme, d'une plume sincère.

N. B. — L'étude qui précède était à peine écrite qu'une maladie cruelle ébranlait fortement la santé de Mgr Bruchési. Mais sa forte constitution promet de le conserver à l'affection de ses diocésains et de lui permettre de continuer sa carrière bienfaisante.

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE



TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
A la délégation France-Amérique	11
Le vrai mérite	16
Nos qualités et nos défauts	22
Examen de conscience	29
Quelques conseils sur la bonne éducation	36
La crise universelle et la province de Québec	44
La grande œuvre nationale	50
La situation politique de la province de Québec	56
Le résultat de la guerre au point de vue national	64
Les voyageurs de commerce	71
La question ouvrière	75
Les derniers temps	83
S. G. Mgr Paul Bruchési	91

PRINTED IN BELGIUM
IMPRIMÉ EN BELGIQUE

300410168
304112-7442

BNQ



000 338 353

208493

